

Paul Jeanzé

UNE JOURNÉE ORDINAIRE



BdT

LES BÂTISSEURS DU TEMPS

ISBN du livre broché : 9798261797357

Cette œuvre est sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Pour le détail de cette licence, visiter le lien suivant : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Les bâtisseurs du temps – Paul Jeanzé – 2025

www.paul-jeanze.fr

paul.jeanze@gmail.com

DU MÊME AUTEUR

ROMANS ET NOUVELLES

Monsieur Z (2014)
La bête à concours (2015)
Un Juif (2018)
Mauvaises nouvelles (2019)
La tête dans le guidon (2021)

POÉZIES

Cinq années quatre saisons
Printemps été (2014 – 2016)
Automne hiver (2017 – 2018)
Drôles d'idées (2019 – 2021)
Dans tous les sens (2022 – 2024)

DIVERS

Notes de mémoire (2013 – 2022)

L'ivresse du moment ne dure jamais qu'un instant.

(alcoolique) Anonyme

I

« Bonjour, chers auditeurs qui nous rejoignez en ce tout début de matinée ; il est six heures et une vingtaine de minutes. Les titres du journal de six heures trente, Jean-Robert Marronnier.

— Au cours de la nuit, les bombardements de la Coalition se sont intensifiés au nord du Kashistan, faisant au moins quarante morts dans les rangs de l'armée régulière du Kashistan Oriental ; le porte-parole de la Coalition, dans une courte allocution, a déclaré qu'aucune perte civile n'était à déplorer. Politique intérieure : après trois mois d'accalmie, le nombre de demandeurs d'emploi est reparti à la hausse. À l'Assemblée, l'opposition a violemment pris à partie le Premier Ministre en dénonçant, je cite : « l'incompétence d'une Majorité incapable de faire face aux importants problèmes qui touchent le pays, mais qui, en participant activement à la Coalition, adopte une politique aux relents d'un colonialisme que l'on croyait définitivement révolu ». Actualité sportive : soirée délicate en perspective pour le club de la capitale engagé dans... »

S'extirpant de la couette, Jean éteignit sans ménagement le radio-réveil avant de s'asseoir sur le bord du lit où, dans le noir, il

chercha fébrilement ses chaussons à tâtons à l'aide de ses pieds. Agacé par une recherche qui s'avéra infructueuse, l'homme se mit brusquement debout avant de se diriger pieds nus vers la salle de bain. Il n'avait pas fait deux mètres qu'il se cogna au montant de la porte de la chambre restée entrouverte. Marquant une courte pause, il laissa échapper un juron avant de poursuivre tant bien que mal son cheminement. Réveillée par le bruyant manège, Marie se retourna en maugréant dans le lit conjugal : mais pourquoi diable son mari persistait-il à commencer sa matinée en se réveillant avec les informations ? Quel intérêt trouvait-il, après une nuit de sommeil au cours de laquelle la tumultueuse journée de la veille s'était difficilement effacée, à se confronter au petit jour avec le canon qui tonnait au loin ; et plus près d'ici, à devoir subir les propos médisants voire calomnieux qui ne manquaient jamais de s'abattre au sein d'un quelconque hémicycle ? Pourquoi Jean ne choisissait-il pas d'émerger doucement de son sommeil au son d'une délicate sonate de piano ? Peut-être parce qu'en cette heure matinale où une gigantesque fourmilière se mettait en branle sur une superficie de près de 645 000 km², les radios dédiées à la musique classique avaient elles aussi cédé aux sirènes de l'information et du sempiternel bulletin météorologique, souvent maussade, qui se traînait à ses côtés.

Marie s'étira en râlant avant de venir poser sa tête sur l'oreiller déserté par Jean. Son mari n'était plus là, mais elle sentit son odeur, une odeur si familière, si apaisante, si... Marie se

rendormit paisiblement avant d'être réveillée une demi-heure plus tard par le bruit du lave-vaisselle que l'on vidait : Jean avait terminé sa douche et s'apprêtait à préparer le petit-déjeuner ; il était temps pour elle d'investir à son tour la salle de bain.

Marie se regarda longuement dans la glace... ou plutôt, elle regarda longuement la glace en pensant à son époux. Ils étaient mariés depuis quinze ans, et si effectivement elle sentait toujours la même odeur apaisante sur l'oreiller, elle ne pouvait ignorer qu'au fil du temps, Jean n'était plus le même qu'avant. Comment l'exprimer... froid ? Distant ? Non, ce n'était pas exactement cela... Bon sang, qu'il lui était difficile de traduire par des mots et avec précision ses pensées matinales... Marie fit un violent effort pour tenter de mettre un peu d'ordre dans son esprit : en fait, Jean semblait habité par une espèce de volonté mécanique au sein de laquelle ne transparaissait plus aucune émotion... oui, c'était quelque chose comme ça, même si elle n'arrivait toujours pas à exprimer clairement ce qu'elle ressentait. Ce qui était certain en revanche, c'était que la sérénité qui avait un temps prévalu dans leur foyer avait aujourd'hui complètement disparu : lorsqu'ils avaient emménagé dans cette maison, Jean adorait son travail certes, mais disposait de toute l'énergie nécessaire pour s'occuper de son petit monde une fois celui-ci terminé. Il était vraiment épanoui à cette époque... Combien elle avait pu se sentir en sécurité entre ses bras... Mais que s'était-il donc passé ces dernières années pour que la situation se dégradât à ce point ? L'usure du temps ? La lassitude d'un quotidien trop

routinier ? À moins que la source de tout ceci soit liée à son activité professionnelle ? Marie soupira ; elle n'était pas assez réveillée pour apporter un début de réponse à cette évolution. Et même bien réveillée, il lui était impossible d'aller au-delà de ce simple constat : le comportement de son conjoint s'était modifié, et Marie n'était pas certaine que ce changement prît la bonne direction. Elle avait pourtant essayé de lui en parler, mais jamais elle ne rencontra le succès escompté. Pire, son mari s'était toujours montré sur la défensive, ce qui accentuait un malaise déjà palpable ; jusqu'au moment où la conversation se transformait en dispute, lorsque Marie adoptait un ton péremptoire qui mettait prématurément un terme à leur discussion ; quelque chose comme : « as-tu vraiment besoin de travailler autant, tout ça pour espérer un jour acheter une maison plus grande avec deux salles de bain ? Mais je m'en fous ! Je n'ai pas besoin d'avoir deux salles de bain ! »

Plusieurs coups portés à la porte vinrent tirer Marie de ses méditations : « Allez, Maman, libère la place quoi ! Je dois partir dans pas longtemps et je n'ai pas encore eu le temps de me coiffer. Grouille, s'il te plaît ! » Marie soupira et laissa la place à une fille d'à peine quatorze ans, une jolie brunette qui ne semblait pas loin de vouloir faire sa crise d'adolescence : pour l'instant, elle acceptait encore d'accompagner ses parents chez leurs amis, mais elle se présentait invariablement avec un jeans troué aux deux genoux avant de s'asseoir en tailleur sur une chaise le temps de l'apéritif ; et ainsi installée, elle n'avait de cesse de maugréer à l'encontre de ses

professeurs alors qu'on lui avait gentiment demandé comment se déroulait son année au collège.

Alors qu'elle descendait l'escalier pour rejoindre son mari dans la cuisine, Marie entendit ce dernier se précipiter dehors en criant : « Hé merde, j'ai encore oublié de sortir les poubelles ! Fais chier ! » Par la porte ouverte qui fit s'engouffrer dans la maison une froide humidité, Marie perçut le brouhaha occasionné par le camion-poubelle tournant au coin de la rue. En s'approchant maladroitement de la machine à café, Marie entrevit le calendrier de ramassage des ordures, prêt à être enseveli sous une tonne de paperasses et de tickets de caisse divers. Elle débarrassa le calendrier de ses parasites qui se dispersèrent à terre telle une myriade de confettis, avant de le prendre dans ses mains pour l'étudier. Depuis l'année dernière, c'était Jean, et lui seul, qui s'occupait de sortir les poubelles ; de son côté, elle avait abandonné la lutte, trouvant le tri sélectif et les horaires de passage complètement incompréhensibles. Alors qu'elle s'efforçait de trouver une quelconque logique parmi toutes les couleurs qui parsemaient le calendrier, un bruit de verre cassé envahit toute la maisonnée. Marie réfléchit pendant quelques instants : « si je ne dis pas de bêtises, le verre est ramassé une fois toutes les cinq semaines. Oui c'est ça, et nous sommes bien le 05 novembre, jour de collecte. Je comprends mieux pourquoi Jean s'est précipité dehors, sinon il était bon pour attendre le prochain passage alors que la poubelle est pleine à ras bord. Il est vrai que nous avons reçu du monde samedi dernier et que déjà, nous avons

eu les pires difficultés pour trouver de la place à une bouteille de clairette, une bouteille de vin blanc et deux bouteilles de rouge... D'ailleurs, il n'était pas mauvais ce petit Juliéna... Je trouve également que Jean n'est pas le dernier lors de nos soirées entre amis. Cela ne me dérange pas plus que cela, je m'inquiète juste un peu pour sa santé ; quand on a passé quarante ans, il convient de commencer à être prudent. Non, cela ne me dérange pas plus que cela... Et puis, dès qu'il a un peu bu, il redevient le Jean de nos débuts : il est drôle ; l'alcool le grise sans le rendre ni malade ni triste et encore moins violent. » Marie sentit un frisson lui parcourir le dos. Quelle était cette idée qui venait de lui traverser l'esprit ? Jean, son Jean, violent ? C'était d'un ridicule ! Pourtant, elle ne put s'empêcher de trouver dérangeant d'avoir pensé que son mari... La porte de l'entrée venait d'être violemment refermée. Jean apparut : il était trempé et excédé.

« Mais merde à la fin, tu aurais pu m'aider ! Tu as bien vu que j'avais oublié de sortir ces putains de poubelles !

— Jean, je viens à peine de descendre et je ne suis pas encore bien réveillée ! Tu sais bien que le matin, je suis aussi rapide qu'un escargot neurasthénique !

— Toujours la même excuse, ça me saoule !

— Et de toutes façons, je n'y comprends rien à ces histoires de tri sélectif et compagnie. C'est trop compliqué ! Regarde-moi ce calendrier ! À chaque jour tu as une couleur différente ! Sans compter qu'on a depuis quelques mois une poubelle supplémentaire :

une bleue pour tout ce qui se recycle sauf que je ne sais jamais ce qu'il faut faire avec les boites en plastique ; et puis tout ce merdier doit être lavé, vidé et rincé ; tu parles qu'on préserve la planète avec tout ce gaspillage de flotte ! Et les papiers cadeaux, je peux les mettre à recycler les papiers cadeaux, avec leurs paillettes et leur strass ? Remarque, à l'avenir, quand j'aurai des trucs à offrir, je les emballerai dans du papier journal, cela me simplifiera l'existence ! Bon, admettons que j'aie vraiment tout compris, et que je sois devenue la reine du tri, il ne me reste plus qu'à mettre tout ce qui ne se recycle pas dans le bac vert. Simple n'est-ce pas ? Hé bien non ! Parce que c'est écrit là en italique, dans le bac où soi-disant on peut tout mettre, qu'on ne peut pas tout mettre justement ! notamment « *les D3E et déchets divers* » ça veut dire quoi D3E ? Et les déchets divers, elle est où la liste des déchets divers ! Il faut que je l'invente toute seule ? Et cerise sur le gâteau, les bacs ne sont pas ramassés le même jour à la même heure : le recyclable, c'est le jeudi après-midi, le tout-venant, c'est le vendredi matin et...

— Marie, tu me fatigues avec ta mauvaise foi. »

Lancée qu'elle était dans sa longue diatribe, Marie ne put remarquer que Jean ramassait les papiers tombés par terre avant de consciencieusement les empiler en fonction de leur taille et de leur provenance supposée. Surprise, voire peinée par son attitude résignée, elle le dévisagea et remarqua combien il semblait déjà bien fatigué, alors que la journée venait à peine de débiter. La colère de

Marie retomba, et au moment où elle allait s'excuser, c'est leur fille qui, d'une certaine façon, vint clore le chapitre :

« Il y a vraiment une bonne ambiance dans cette famille ! Quand je pense qu'on vient me reprocher ma mauvaise humeur permanente alors que c'est juste la faute à ces fichues hormones ! Sans déconner, ça ressemble à ça une famille dans le monde d'aujourd'hui ? Bonjour la déprime ! Même dans un roman à l'eau de rose où pourtant les clichés défilent à chaque coin de page, on n'atteint pas un niveau aussi pitoyable ! Bon, je pars au collège moi. Il paraît qu'ils ont plein de trucs à m'apprendre pour que je puisse espérer trouver un taf et réussir ma *life*. Vraiment, quand je vous vois, je me dis que c'est pas gagné. À ce soir ! »

Jean et Marie prirent leur petit-déjeuner dans un lourd et honteux silence. Après un réveil si tumultueux, le contraste était saisissant. De plus, l'un comme l'autre ne pouvait ignorer, au-delà de leur dispute, que leur fille venait de leur administrer une leçon de morale d'autant plus difficile à accepter qu'elle était parfaitement légitime. Décidément, plus rien ne tournait rond dans cette maisonnée ; plus personne ne semblait savoir quelle était vraiment sa place.

Au bout d'un quart d'heure, Jean se leva, débarrassa machinalement la table pour remplir le lave-vaisselle ; une fois sa tâche terminée, sans même regarder sa femme, il lâcha sur un ton agacé : « Je rentrerai tard ce soir ; je vais voir le match chez Michel. Au revoir. »

II

Jean était à peine installé dans sa voiture que sa colère céda la place à une profonde lassitude empreinte de tristesse. Alors qu'il manœuvrait pour sortir du garage, il eut soudain envie de descendre de son véhicule et de courir vers sa femme pour s'excuser ; il commença d'ailleurs à se garer le long du trottoir. Soudain, dans son rétroviseur, il vit le bus tourner à l'angle de la rue : s'il restait ainsi, il allait le gêner ; le conducteur klaxonnerait et Jean s'énervait de nouveau. Jean appuya brutalement sur l'accélérateur et son véhicule fit une embardée pour venir couper la priorité au bus dont le conducteur klaxonna bruyamment. « Tout ça pour ça, fais chier ! lâcha Jean avec dépit en lançant un geste d'humeur au conducteur. Voilà une journée qui commence encore plus mal que d'ordinaire. Tant pis pour Marie, je verrai ce soir, ou demain si je rentre trop tard... bah, quelle importance... elle aura sans doute oublié ; ce n'est peut-être pas la peine de revenir là-dessus... une engueulade de plus ou de moins, qu'est-ce que cela change... »

Peu après avoir dépassé l'arrêt de bus qui faisait le coin de la rue avec un certain soulagement, car il lui semblait que l'autocar le suivait avec une certaine animosité, Jean prit la première rue à

gauche et quitta la paisible zone pavillonnaire. Là, il longea trois blocs d'immeubles qu'il ne put s'empêcher de regarder longuement, alors qu'il passait pourtant à cet endroit au moins deux fois par jour. Il y avait encore quelques années, il ne prêtait guère attention à ces bâtiments gris sale qui contrastaient avec les pavillons aux jardins fleuris auxquels ils étaient adossés. À cette époque, les habitants étaient d'ailleurs plus colorés que leurs immeubles puisque de nombreux noirs et autres maghrébins y résidaient. Quant aux blancs qui vivaient au milieu de cette population exotique, ils étaient d'une condition plutôt modeste. Mais pas des gens pauvres non plus ; plutôt des personnes qui n'avaient pas les moyens de s'acheter une maison individuelle ; et puis, il y en avait certainement qui préféraient habiter dans ce type de logement plutôt que d'avoir à se coltiner la pelouse à tondre à l'arrivée du printemps ! Le temps d'un feu rouge, Jean s'était abandonné dans ses pensées. En redémarrant, il s'étonna de s'être ainsi laissé aller à une hasardeuse sociologie de comptoir ; car finalement, il ne s'était jamais vraiment intéressé, ni aux silhouettes qu'il n'apercevait que furtivement le matin à l'arrêt de bus, ni aux rires des enfants jouant au ballon au pied des immeubles quand le vent soufflait vers l'Est. Lors des réunions de copropriété, il y avait toujours eu des voisins pour se plaindre et faire le rapprochement entre les résidents des immeubles, la lente détérioration de leur façade et les vols qui auraient été plus nombreux ces derniers temps. Mais Jean jugeait sévèrement ce genre de propos, d'autant plus qu'il n'avait jamais eu aucun incident à déplorer à leur contact, même si les contacts en question se

résumaient le plus souvent à saluer une femme en boubou quand il allait courir le dimanche matin. L'espace d'un instant, Jean eu une pensée emprunte de mélancolie pour les murs gris et leurs habitants.

Il y avait de cela deux ou trois ans, Jean avait assisté en rentrant du travail à une scène singulière : au pied des immeubles dont le soleil couchant semblait accentuer la morosité, il vit un attroupement d'une vingtaine de personnes constitué pour les deux tiers d'hommes en costume sombre et pour le tiers restant de femmes en tailleur. Un peu en retrait, deux autres femmes prenaient des photos. Ce qui retint particulièrement son attention, c'était que l'une d'elles était vêtue d'une salopette bleue sur laquelle retombait de longs cheveux teints en rouge, tandis que l'autre était coiffée d'un large chapeau de paille jaune vif. Quelques mois plus tard, les bâtiments furent investis par les échafaudages, et alors que Jean se réjouissait à l'idée de leur ravalement, quelle ne fut pas sa surprise de voir au fil des semaines la façade de chaque immeuble se transformer en une gigantesque fresque représentant un paysage champêtre dans des tons plus vifs les uns que les autres. Passé l'incompréhension des premiers jours, Jean devint presque nostalgique du côté crasseux et grisâtre qu'il avait côtoyé auparavant, trouvant très étrange que le bailleur n'eût pas opté pour un simple blanc cassé qui résisterait beaucoup mieux au temps et aux intempéries que ce genre d'excentricités. Les mois qui suivirent, il constata également que la population des immeubles se modifiait et que les tranquilles familles d'émigrées étaient remplacées par une population beaucoup plus

jeune et surtout plus exubérante qui n'hésitait pas à fêter bruyamment n'importe quel événement, que ce soit la victoire d'un club de football quelconque, ou bien le 14 juillet. Comme quoi, si la musique, à faible volume, adoucissait bien les mœurs, l'architecture moderne liée à la peinture la plus naïve ne semblait en revanche pas vouloir arrondir les angles. Jean grimaça : il n'avait vraiment pas le sens de la formule.

En s'arrêtant au feu suivant, Jean put encore distinguer les immeubles dans son rétroviseur ; décidément, il regrettait leur apparence d'antan. Et puis quelle idée de peindre des tableaux de campagne sur des immeubles situés dans la périphérie d'une ville de province ! Quel était le but recherché d'ailleurs ? Était-ce le seul moyen qu'avaient trouvés les promoteurs de tout poil, dès lors qu'ils coulaient du béton un peu partout, de se sentir moins coupable vis-à-vis de la campagne qu'ils défiguraient ? Était-ce dans le même esprit qu'avaient été baptisées l'ensemble des rues de la zone pavillonnaire ? Il fit la moue et énuméra : rue des roses ; impasse des myosotis ; allée des lilas et bien d'autres encore. De quoi faire un très joli bouquet ! Et bien entendu, « sa » rue des tulipes. Encore heureux que personne n'eût songé à inaugurer la rue des orties ou celle du chiendent ! D'un autre côté, Jean se demanda s'il ne préférerait pas, même s'il trouvait cela quelque peu ironique, habiter dans une rue qui portait le nom d'une fleur plutôt que dans celle d'un de ces généraux qui avaient envoyé, sans le moindre remords, plusieurs milliers d'hommes au-devant d'une mort certaine. Jean poursuivit

son raisonnement et se dit qu'il aurait bien aimé habiter une rue avec une histoire authentique, ainsi que des racines profondément ancrées dans la terre et dans le temps, comme la rue des... Jean réfléchit quelques instants sans pouvoir donner le moindre nom à sa rue, ce qui fit poindre en lui un sentiment de profond découragement. Néanmoins, broyer du noir comme il venait de le faire avait permis à Jean de ne pas s'impatienter en roulant au pas dans l'immuable bouchon qui annonçait l'entrée dans un centre-ville où piétons, vélos et transports en commun accentuaient leur emprise, au grand désarroi de l'ancienne reine automobile : chaque matin, il lui fallait près d'un quart d'heure pour parcourir les cinq-cent mètres qui le séparait de la Place de la Liberté. « Place de la Liberté, quelle foutaise ! Vive le quinconce du Général Chrysanthème » s'écria Jean en accédant enfin à la Cité administrative sous laquelle son employeur disposait d'un parking souterrain. Après avoir atteint le deuxième sous-sol, Jean se glissa avec difficulté dans une minuscule place cernée à gauche par un énorme pilier en béton et à droite par un véhicule pourtant très bien garé. Après avoir peiné pour sortir de sa voiture, Jean se hâta vers la surface, comme s'il craignait de se noyer dans un noir océan. La saleté des lieux ; tout ce béton dans cet air vicié, il n'en pouvait plus ; les couleurs criardes des immeubles dansaient dans son esprit. Soudain, il eut la vision d'une petite rivière bordée par une haie de cytises en fleurs... Malgré la fraîcheur matinale, la sueur coulait le long de sa nuque... Encore une crise d'angoisse... Jean fut pris d'une violente quinte de toux alors qu'il émergeait à l'extérieur. Le ciel était sombre, alternance d'un blanc maussade et d'un noir

menaçant. Mais Jean ne voyait plus ni les couleurs ni leurs nuances. Pour lui, tout était gris : le ciel était gris ; la cité administrative était grise ; le béton était gris ; les passants étaient gris ; son esprit était gris. Un peu plus loin, au coin de la rue, seule l'enseigne lumineuse du « Café des sports » semblait vouloir apporter un peu de lumière au milieu de toute cette déprimante grisaille.

III

« Salut Dédé !

— Bonjour Michel.

— Comme d’habitude mon Dédé ?

— Comme d’habitude...

— Patron ! Un allongé pour Dédé et un expresso bien serré pour ma pomme !

— Merci, Michel...

— Dédé, je ne sais pas si tu as vu le match hier soir, mais ce n’était pas comme mon expresso ; il n’était pas bien serré ! À la fin de la première mi-temps, c’était déjà plié ! Tu connais nos joueurs ; s’ils sont champions pour courir après les contrats publicitaires, ils manquent cruellement d’énergie dès lors qu’il faut courir après le score et le ballon ! Dites, patron ; vous me mettez un petit calva avec mon café, je sens que je vais en avoir besoin. Au bureau, mon collègue portugais va me chambrer comme je l’ai chambré avant-hier quand son équipe s’est ensablée en vue de la côte anglaise ! Un petit calva mon Dédé ?

— Michel, tu sais bien que je ne bois plus d’alcool depuis que j’ai eu mon problème de santé et que...

— Je sais, Dédé, je sais ! Mais c’est quand même con d’être

devenu allergique à l'alcool !

— Ce n'est pas vraiment une allergie, c'est...

— Je sais, Dédé, je sais ! Mais je me comprends ! En tout cas, ce n'est pas bien grave cette élimination. Il y a le Tour de France qui commence la semaine prochaine, je vais pouvoir le suivre peinard dans le canapé sans zapper tous les quarts d'heure. Et toi, toujours dans ton club de pédales ?

— Michel, cela fait cinq ans que je ne fais plus de vélo, depuis mon grave accident, quand j'ai été renversé par...

— Ben justement ! Une chute de vélo, c'est comme une chute de cheval, il faut tout de suite remonter dessus et c'est reparti ! Enfin bon, tu as peut-être bien raison de ne plus faire de vélo, surtout quand on voit comment se chargent les cyclistes ! Comme des bourrins ! Ah ! ah ! Ah ! Comme des bourrins, elle est pas mal celle-là ! Et à propos de cheval, je m'en vais vous quitter, sinon ma pouliche va hennir de travers si je ne l'emmène pas en temps et en heure faire ses courses ! Au fait, mon Dédé, comment va ta femme ?

— Michel, elle est partie il y a un an maintenant et...

— Putain, mon Dédé, t'as quand même vraiment pas de bol ! Bon, salut tout le monde et à demain !

— Ah ce Michel, toujours le même ! Monsieur Didier, voulez-vous un croissant pour terminer votre café ? Je vous l'offre.

— Je veux bien monsieur Zynetti, merci beaucoup. Oui, c'est un sacré phénomène notre Michel, mais je l'aime bien même si j'ai toujours un peu l'impression qu'il ne m'écoute pas vraiment. Il était

très en verve ce matin.

— Et encore, il ne nous a pas parlé des Jeux Olympiques qui vont suivre le Tour de France ! D'ailleurs, saviez-vous qu'ils avaient ajouté un mot à la devise Olympique, mais si, souvenez-vous, c'est le fameux « Plus vite, plus haut, plus fort »¹ Attendez que je me souviene... Ah non, cela ne me revient pas. Ce n'était pas « populaire », mais ça se voulait *rassembleur* comme ils ont dit au journal télévisé.

— Monsieur Zynetti, si c'est un terme dans ce genre-là, c'est assez ironique je trouve, alors que pour beaucoup de pays, ces épreuves sportives sont devenues un moyen, plutôt pacifique il faut bien le reconnaître, de montrer leur puissance aux autres nations ! Enfin, si cela peut permettre à des gens comme Michel de passer un bon dimanche devant leur télévision, pourquoi pas après tout... Mais je dois vous quitter à mon tour. En vous souhaitant une très bonne journée, monsieur Zynetti, et à demain.

— À demain, Monsieur Didier ; bonne journée à vous également et prenez bien soin de vous !

— Monsieur Zynetti, à chaque fois que j'entends cette formule, j'avoue être un peu agacé. Ne pensez-vous pas que c'est plutôt à l'autre de prendre soin de moi ? Certes, je dois faire attention à moi, mais n'est-ce pas surtout à l'autre d'être attentif à mon bien-être ? En écoutant ce que j'ai à dire par exemple. Ne croyez-vous pas ?

— Oh vous savez, Monsieur Didier, la philosophie et tous ces

1 Citius, Altius, Fortius

trucs-là, je n’y comprends pas grand-chose. Mais je peux vous assurer que je n’ignore pas votre existence. Je serais même triste si vous deviez disparaître de la circulation du jour au lendemain... enfin je veux dire, si pour une raison ou pour une autre, vous étiez amené à ne plus fréquenter mon établissement. À qui irais-je offrir un croissant ? Ne soyez-pas agacé par mon « prenez bien soin de vous », c’était sincère et cela partait d’un bon sentiment !

— Oui, je sais, Monsieur Zynetti, je sais. Je sais grâce à vous qu’il y a des gens biens sur cette terre. Mais quand même, je trouve que globalement, comment le dire...

— Ne dites rien, Monsieur Didier, ne dites rien. Il fait beau, allez faire un petit tour en forêt et profitez de ce que la nature veut bien nous offrir en ce moment. Au revoir, Monsieur Didier !

— Au revoir, monsieur Zynetti. Et encore merci pour le croissant... et le reste... »

*

À chaque fois qu’il pénétrait dans le « Café des sports », Jean ne pouvait s’empêcher de repenser à cette fameuse scène. C’était au début de l’été dernier, un matin où son moral était en berne. Ce jour-là, il avait poussé la porte du bar pour prendre un simple café au milieu d’inconnus et avait assisté, un brin amusé, à ce dialogue entre les deux habitués qui, des cafés du matin aux bières de fin de journée en passant par les kirs du midi, étaient devenus des amis qu’il quittait souvent en titubant au moment de rentrer chez lui. Dédé et Michel

étaient un peu comme l'eau et le feu, deux personnalités complètement différentes voire opposées ; et pourtant, ils semblaient parfaitement se compléter : Dédé, son côté mélancolique, ses soucis et son regard désabusé sur la société contemporaine ; et Michel, son humour et parfois son cynisme, un côté superficiel et tête en l'air qui le rendait agaçant, mais qui pourtant était toujours prêt à rendre service au moindre coup de Trafalgar. Jean se demandait s'il ne retrouvait pas un peu de lui-même chez les deux compères... mais depuis qu'il les connaissait, c'était surtout la mélancolie de Dédé qui semblait vouloir prendre le dessus. Ces derniers temps, Jean ne parvenait même plus à se projeter plus loin que sa journée de travail ; il était tout juste capable de suivre son épouse pour partir en vacances. Et encore, quand elle lui proposait un lieu pour leur prochaine villégiature, il ne pouvait s'empêcher de râler : « mais pourquoi toujours devoir décider six mois à l'avance de la destination de nos vacances ? Ne pourrait-on pas se décider au dernier moment ? » Pourtant, même au dernier moment, Jean n'était pas certain qu'il eût envie de partir. Fatigué, il se sentait tellement fatigué. Mais bon sang, comment faisaient tous ces gens pour planifier leur vie avec trois ans d'avance ? Comment faisaient les écrivains pour gérer tous leurs personnages en leur imaginant une vie entière, alors que lui-même n'arrivait pas à concevoir sa propre existence plus loin que le jour même ? D'un autre côté, la vie d'un être humain n'avait absolument rien à voir avec celle d'un personnage de fiction. Que le lecteur s'ennuierait s'il devait suivre, minute par minute, la vie d'un individu lambda dans son quotidien le

plus banal : de son réveil jusqu'à la salle de bain ; et ensuite quand il irait vider le lave-vaisselle et sortir les poubelles sous la pluie avant de se rendre en voiture à son bureau. Combien cette succession de tâches journalières rendrait la lecture indigeste et ennuyeuse au possible !

« Hé ben mon Jeannot, on peut pas dire que tu sois causant ce matin ; je me demande même si tu es vraiment là ! Tu te souviens au moins que ce soir, tu dois passer à la maison pour regarder le match de foot ?

— Oui, je me souviens, ne t'inquiète-pas Michel. Et excuse-moi également... Il est vrai que je suis un peu ailleurs ce matin ; certainement parce que j'ai une tonne de travail qui m'attend. D'ailleurs, je vais y aller sinon je n'aurai pas assez de la journée pour tout terminer.

— Ouais, c'est ça, va bosser. Ton absence ne changera pas grand-chose de toute façon, tu es encore plus muet que d'habitude. Dédé est de son côté toujours aussi déprimant, mais au moins il a quelque chose à dire, pas vrai Dédé ?

— Oui, et d'ailleurs, je voulais en profiter pour...

— Pas la peine d'en dire plus Dédé, pas la peine. Dis-moi Jean, tu passes quand même nous voir au moment de la pause casse-croûte ?

— Je ne sais pas ; je ne sais pas trop... Au revoir messieurs... et au pire, à ce soir Michel... »

IV

Jean quitta le Café des Sports d'un pas lent, la tête basse. Au-delà de cette morosité qu'il traînait comme un fardeau, peut-être voulait-il également éviter d'avoir à se confronter avec le sinistre panorama qu'offrait la cité administrative : un enchevêtrement d'immeubles en béton parmi lesquels trônait un bâtiment tout de verre vêtu, et qui n'avait aucunement besoin, au-delà des économies d'énergie évidentes qui en auraient résultées, d'être illuminé de l'intérieur pour voler la vedette à ses médiocres voisins. Au milieu de cet urbanisme disparate, Jean était bien en peine de comprendre les intentions qui avaient germé dans le cerveau de ses architectes. De plus, se sentant complice de ce paysage maudit, il ne put s'empêcher d'éprouver un sentiment de malaise en franchissant le seuil de l'immeuble de verre, siège de la société « Urba-Sim » où depuis maintenant deux ans, il ne savait plus vraiment qui il était.

Plutôt que de se diriger vers l'ascenseur devant lequel s'impacentaient trois personnes, Jean obliqua sur sa gauche pour rejoindre les deux lourdes portes coupe-feu de couleur rouge qui menaient aux escaliers. Comme tous les matins, il préféra gravir lentement les escaliers en béton plutôt que d'avoir à subir la présence

de collègues qui allaient certainement l'entretenir d'une énième querelle de bureau. Dans cette partie de l'immeuble où le verre et la lumière étaient indésirables, il était peu probable qu'il fût importuné. Arrivé au deuxième étage, Jean se dirigea sans entrain vers l'aile droite du bâtiment en longeant une grande salle de réunion. Poursuivant sa progression le regard toujours tourné vers le sol, il ne remarqua pas le technicien qui s'affairait autour d'un vidéo-projecteur. Jean emprunta ensuite un étroit couloir qui desservait plusieurs bureaux de taille réduite, orientés vers le nord. Côté opposé, il n'y avait qu'une seule pièce : un vaste espace au sein duquel présidait un élégant bureau avec retour en merisier massif. Sur ce dernier, aux côtés d'une pile de dossiers soigneusement rangés, se dressait une lampe au style épuré qui éclairait, assez tôt dans l'après-midi en raison de la pénombre engendrée par les bâtiments alentours, un grand écran sur lequel s'invitaient de chatoyants diaporamas promotionnels. Jean, le regard perdu, resta longtemps devant le seuil de ce bureau, de son bureau...

Avant de s'affaler sur un confortable fauteuil en cuir, Jean se débarrassa machinalement de son imperméable pour le confier au portemanteau qui sommeillait dans un coin. Repoussant le clavier de son ordinateur professionnel, il posa ses coudes sur le bureau avant de se prendre la tête entre les mains en soupirant. Au bout de quelques instants, Jean esquissa un mouvement avec son bras... avant de se raviser. À quoi bon ressasser le passé ? Pourtant, la douleur qui le tenaillait prit immédiatement le dessus : Jean avança

une main tremblante en direction de l'un des tiroirs situé en haut du caisson glissé sous le côté gauche du bureau, avant de l'ouvrir avec précaution. Alors que l'on se serait attendu à le voir en extraire un stylo ou une feuille de papier, Jean exhuma un *playmobil* qui tenait une clef anglaise dans la main gauche. La figurine était coiffée d'un casque de chantier orange et son visage était constellé de petits points noirs qui avaient sans doute été ajoutés avec un feutre très fin pour symboliser une barbe naissante. Tandis qu'il regardait l'étrange objet avec émotion, Jean se demanda, comme il se l'était demandé des dizaines de fois depuis sa nomination à la tête du service logistique et informatique, pourquoi il ne s'était jamais senti autant déprimé. Il soupira tristement... Ne pas ressasser le passé... surtout ne pas ressasser le passé... Ne pas ressasser... Mais comment faire pour oublier, comment ? Non, il ne pouvait pas oublier... Il ne pourrait jamais oublier... Alors, en ce début de matinée d'une morne journée d'automne, Jean se laissa submerger par les souvenirs qui se débattaient dans son esprit tourmenté.

*

Quelques vingt années plus tôt, après l'obtention sans éclat du baccalauréat, Jean avait suivi sans vraiment réfléchir un de ses camarades de terminale qui s'était inscrit à un cursus universitaire dédié à l'administration économique et sociale. Il se souvenait à peine de la première année, sinon qu'un épais brouillard et un goût amer et acide dans la bouche l'avaient accompagné jusqu'au jour où il

découvrit les résultats du deuxième semestre ; des résultats bien trop insuffisants pour qu'il pût accéder en deuxième année. Sans enthousiasme aucun, sans même le moindre esprit de revanche, il avait redoublé, et après un premier semestre aussi peu brillant que celui de l'année précédente, il eut la chance de rencontrer Marie qui, en étudiante studieuse et aimante, l'aida à se ressaisir. Il parvint même un temps à s'intéresser aux matières qui lui étaient enseignées, avant de s'en détourner définitivement, dès lors qu'il en saisit les tenants et autres aboutissants. Il jugea sévèrement la sociologie et l'économie quand il découvrit que ces deux prétendues sciences ne diffusaient rien d'autre qu'un tas d'idéologies centrées sur la lutte des classes, cette sempiternelle bataille entre le patron et son ouvrier qui faisait du premier un exploiteur et du second un exploité. Jean goûtait fort peu à une vision aussi manichéenne du monde du travail, et cette impression se transforma en opinion définitive quand, peu avant la deuxième session d'examens, il fut embauché par une petite boîte de communication qui recherchait à l'époque un technicien dans des domaines aussi variés que la plomberie et l'électricité, mais plus particulièrement quelqu'un de qualifié dans l'installation de matériel informatique. Parce qu'il avait passé une bonne partie de sa deuxième année universitaire à sécher les cours, Jean trompa l'ennui en se prenant subitement de passion pour la micro-informatique qui en était alors à ses balbutiements ; et, jusqu'à une heure tardive, pendant que Marie étudiait les effets néfastes sur le marché du travail du progrès technique et de l'automatisation, Jean préférait en voir les bons côtés en se faisant la main sur des ordinateurs que des

particuliers aisés parvenaient bien difficilement à maîtriser. Qu'il avait pu en passer des soirées, voire des nuits à installer des systèmes d'exploitation avant de devoir les reprendre à zéro quelques semaines plus tard ; ou encore à changer un composant, qui soit était tombé en panne, soit était devenu obsolète en à peine deux ou trois mois. D'ailleurs, lui-même fit les frais des tâtonnements de cette technologie qui bientôt allait « révolutionner le monde et libérer les travailleurs », comme il le claironnait auprès de Marie pour la faire enrager ; car avec l'argent qu'il gagnait en échange de ses services, il s'acheta sa propre unité centrale, à savoir un ordinateur d'occasion qui connaissait de temps à autre des incidents plus ou moins sérieux. Ainsi, que ce soit pour ses clients ou son compte personnel, Jean franchissait régulièrement la porte d'un magasin spécialisé en informatique où il avait pris l'habitude de discuter avec le vendeur. C'était au cours d'une de leurs conversations, alors qu'il avait mentionné qu'il cherchait éventuellement du travail, qu'il eut connaissance qu'un responsable d'entreprise avait besoin d'un employé ; peut-être avait-il le profil adéquat, qui sait ? Au départ, il avait innocemment posé la question dans l'espoir de se faire embaucher comme réparateur dans la boutique, mais ce jour-là, le destin en voulut autrement : une semaine plus tard, il débutait sa vie professionnelle au sein d'une PME d'une vingtaine d'employés, avec Monsieur Degonzague comme chef d'orchestre, un homme jovial et au tempérament paternaliste. À ses côtés, Jean en oublia bien vite Marx, Engels, ses cours universitaires et leur cortège de théories fumeuses ; et pendant de nombreuses années, il participa activement

à l'informatisation de l'entreprise, en compagnie d'un dénommé Daniel, qui lui était plutôt assigné aux réparations courantes que Jean lui laissait d'ailleurs bien volontiers. C'est ainsi que Jean s'épanouit au cœur de la sphère informatique qui prit, au fil des années, une place prépondérante dans l'organisation de la société. De plus, au bout de quelques semaines, Jean et Daniel formaient un duo déjà si soudé qu'ils furent rapidement surnommés « les frangins » par l'ensemble du personnel.

Jean s'attacha rapidement à Daniel, de trois ans son cadet, même si cette amitié le troublait de temps à autre, lorsque lui revenait en mémoire les paroles maternelles évoquant « le frère qu'il n'avait jamais eu ». En effet, après une fausse couche qui eu lieu deux ans après la naissance de Jean, sa mère fut en incapacité d'avoir d'autres d'enfants. Si les choses en étaient restées là, Jean n'en aurait peut-être jamais gardé le moindre souvenir, mais chaque année à la fin du mois d'avril, sa mère commémorait dans un pieux recueillement la mort de cet enfant « qui était parti bien trop tôt ». Elle lui avait même donné un prénom : Joseph ; et souvent la mère de Jean de se laisser submerger par les pleurs au cours de cette lugubre journée. Au-delà du chagrin et du comportement de sa mère qui le mettait très mal à l'aise, Jean souffrit surtout du fait qu'elle ne semblait pas se satisfaire de n'avoir eu qu'un seul enfant, alors qu'il avait toujours fait de son mieux pour combler le vide de cette omniprésente absence. Avec le temps, il espérait avoir oublié ce douloureux souvenir. Malheureusement, celui-ci était revenu le

hanter depuis sa rencontre avec Daniel, pour finir par l'obséder au début de la grossesse de Marie, quand lors de la première échographie, il put discerner les contours du fœtus. Il avait été profondément troublé en voyant apparaître sur un écran, le gros plan d'un bébé miniature d'une quinzaine de centimètres. À l'époque des grossesses de sa mère, Jean n'était pas certain que les échographies fussent monnaie courante. Aussi, il fut intimement persuadé que c'était en raison de l'imagination morbide de sa mère, que ce défunt qui n'en était pas vraiment un, non seulement avait obscurci son enfance, mais continuait à le tourmenter au cours de sa vie d'adulte.

*

Mais bon sang, pourquoi se remémorait-il d'aussi sinistres souvenirs ? Le moment était-il bien choisi pour savoir si un fœtus de trois mois était oui ou non un être humain ? Et était-il vraiment qualifié pour réfléchir à un tel enjeu sociétal ? Jean se sentit décontenancé par le cheminement de ses pensées. Vraiment, il perdait complètement pied... En soupirant et en entendant au loin une conversation enjouée qui devait se tenir autour de la machine à café, Jean essaya de rassembler ses esprits... ses pauvres esprits... L'abattement le saisit de nouveau. Il se sentait tellement déprimé... et pourquoi en revenait-il toujours à se souvenir de ces douloureuses blessures qui ne demandaient pourtant rien d'autre qu'à rester bien enfouies dans son subconscient ? Alors, il regarda une nouvelle fois le *playmobil* et sentit les larmes lui monter aux yeux,

inexorablement. Mais pouvait-il en être autrement ? Et ses pensées de continuer à divaguer.

*

Sous l'œil bienveillant de Monsieur Degonzague, les « frangins » connurent dix années d'insouciance : la petite entreprise avait trouvé sa vitesse de croisière, son dirigeant se contentant de reconduire d'année en année de solides contrats qui lui permettaient de garantir la pérennité de son affaire. Et puis un matin, il leur avait été présenté le fils Degonzague, un jeune trentenaire qui était destiné à prendre un jour les rênes de la société. C'était la première fois que Jean le rencontrait. En revanche, il avait beaucoup entendu parler de ce fils prodige qui faisait la fierté de son père : après de brillantes études en école de commerce, il était parti s'aguerrir à l'étranger, aux États-Unis notamment, d'où il était revenu avec de grandes ambitions pour l'entreprise paternelle. En trois ans, sous sa vice-présidence, la société familiale se développa, et si Daniel continua tranquillement d'agencer des bureaux en même temps qu'il changeait une chasse d'eau qui fuyait, Jean prit de plus en plus de responsabilités, grâce ou à cause du fils Degonzague, il ne savait plus aujourd'hui comment il devait qualifier le virage qu'avait pris sa carrière. Cela en avait-il vraiment valu la peine ? Jean ne comptait plus ses heures et rentrait souvent à des heures tardives chez lui. Pire encore, ses nouvelles attributions et l'arrivée de nouveaux collègues avait quelque peu distendu la complicité qui le liait à Daniel. Certes,

ils continuaient de prendre leur café ensemble le matin, à faire la revue des événements sportifs de la veille, mais il se sentait de plus en plus écartelé entre cette relation amicale qui lui semblait être l'idéal des liens qui devaient unir deux modestes employés, et les réunions qu'il devait mener avec des sociétés externes pour augmenter le débit du réseau informatique ou renouveler une partie du parc des ordinateurs. Dans ce contexte, il lui fallait endosser le costume, au propre comme au figuré, du parfait technocrate, car il devait s'astreindre à soigner les apparences en vue d'obtenir un contrat négocié dans les meilleures conditions. Plutôt que de manger sur le pouce avec Daniel, Jean enchaînait d'interminables déjeuners d'affaires au restaurant. Certes, il profitait de ces occasions pour déguster d'élégants Bordeaux et de profonds Bourgognes, mais passé l'ivresse du moment, le retour à la réalité lui était extrêmement pénible : le soir venu, Jean rentrait chez lui avec de douloureux maux d'estomac et très fatigué, la faute à tous ces repas trop riches et trop arrosés ; et peu après un frugal repas, il s'endormait avec des rêves agités qui le ramenaient à l'époque de ses études où la théorie du capital dansait avec celle des organisations jusqu'au bout de la nuit.

*

S'interrompant un instant dans ses pensées, Jean jeta un rapide coup d'œil à son immense bureau avant de soupirer : le fils Degonzague avait décidément bien fait prospérer l'affaire de son père. La société, qui comptait une cinquantaine de salariés quand le

patriarche passa la main, avait aujourd'hui doublé ses effectifs. Le service que Jean dirigeait comptait aujourd'hui une dizaine de personnes, alors qu'à son arrivée, il n'y avait que Daniel et lui. Ils n'avaient même pas de bureau à l'époque, seulement une espèce de petit local qui ressemblait à la caverne d'Ali Baba version bricoleur : une pièce sans le moindre confort, avec juste deux tabourets et un établi qui leur servait également de table pour manger le midi. Et pourtant, que de bons souvenirs, combien de fous rires avaient retenti dans cet espace spartiate et mal éclairé. Tandis qu'aujourd'hui... aujourd'hui... Daniel n'était plus là ; il était parti ; Daniel ne reviendrait jamais et il n'y aurait personne pour le remplacer... Et de nouveau le regard de Jean se perdit dans le vide. Dans la demi-heure qui suivit, c'est à peine s'il répondit à ses subordonnés quand ces derniers vinrent les uns après les autres le saluer.

*

En organisant un fastueux dîner dans le meilleur restaurant de la ville, la famille Degonzague avait fait les choses en grand. Pour l'occasion, le repas avait été précédé d'un vin d'honneur en présence de nombreuses personnalités locales et autres élus, d'anciens employés, et bien entendu de tout le personnel actuellement en activité, soit près de deux cents personnes : Monsieur Degonzague prenait officiellement sa retraite et laissait son fils diriger seul une entreprise prospère. « Urba-Sim », anciennement « La petite communicante », poursuivait son expansion dans les secteurs de

l'urbanisme et de la communication. Jean lui-même s'était laissé embarqué dans l'aventure ; non pas qu'il fût orgueilleux, mais il ressentait un profond besoin de reconnaissance. Il s'était alors imaginé que celle-ci viendrait naturellement avec l'obtention d'une belle promotion. Pourtant, en observant Daniel qui n'avait absolument rien changé à ses habitudes, et qui était toujours de bonne humeur en toute circonstance, Jean ne pouvait s'empêcher de penser qu'il aurait beau « faire carrière », il n'était absolument pas assuré d'atteindre une certaine forme de paix intérieure. Au contraire même, et c'était pour cette raison qu'il déprimait. Pour ne rien arranger, il se retrouvait maintenant assailli par le travail et des situations complexes à gérer, tandis qu'il écoutait Daniel lui raconter, le lundi matin au café, comment il avait pris le temps de s'occuper de son jardin et d'effectuer une agréable balade en forêt en compagnie de son chien. Daniel avait une vie simple et s'en satisfaisait. Jean avait une vie de plus en plus compliquée que n'arrivait pas à compenser la substantielle augmentation de salaire qu'il avait obtenu pour cette occasion. Il avait même pensé à déménager, histoire de changer d'environnement et de « voir plus grand » ; mais il y a quelques mois, au cours d'une dispute, sa femme lui avait porté le coup de grâce en déclarant d'un ton cinglant qu'une maison plus grande avec une deuxième salle de bain ne lui serait d'aucune utilité.

La soirée avait été grandiose et s'était prolongée tard dans la nuit. Même Daniel, qui était d'habitude plutôt sobre, n'avait pas résisté à quelques coupes de champagne. D'ailleurs, Monsieur Degonzague, qui avait beaucoup d'affection pour Daniel, lui proposa de le raccompagner à son domicile. Mais Daniel avait poliment décliné la proposition, certainement en raison du très grand respect qu'il avait envers l'entrepreneur : « Je vous remercie sincèrement Monsieur, mais je préfère vous laisser en famille. Je crois également que j'ai besoin de prendre un peu l'air, cela me permettra de dégriser. »

Le lendemain était un dimanche. Jean, en raison des excès de la veille, avait passé la journée à comater dans le canapé. Le lundi, au moment de retrouver son bureau, il se sentit encore plus démuni et fatigué qu'à l'accoutumée ; certainement parce qu'une page s'était définitivement tournée ; que jamais plus il ne retrouverait l'atmosphère tranquille de ses jeunes années. Enfin, Monsieur Degonzague était parti certes, mais Daniel, lui, était toujours là. Oui, son Daniel serait toujours fidèle au poste et présent à ses côtés. Alors qu'il se rendait vers son bureau, et que dans le même temps, il jetait un œil du côté de la machine à café pour voir si Daniel était là à l'attendre, il fut accueilli par le nouveau propriétaire des lieux lui-même ; certainement pour le recevoir de façon symbolique en tant que dirigeant de l'entreprise, pensa Jean. Pourtant, il fut pris d'un malaise quand ce dernier lui mis la main sur l'épaule et, d'un air grave, l'invita à le suivre. Quand il sortit du bureau du fils

Degonzague, environ cinq minutes plus tard, Jean était dévasté. Il venait d'apprendre la mort de Daniel. Le malheureux avait été renversé par une voiture environ un quart d'heure après avoir quitté le restaurant. Sans doute encore sous l'effet de l'alcool, Daniel n'avait pas vu la voiture arriver alors qu'il traversait hors d'un passage piéton. Quant au conducteur, il n'avait hélas pas eu le temps de réagir et avait percuté le piéton de plein fouet. Gravement blessé, Daniel avait succombé à ses blessures le dimanche après-midi ; Jean n'en avait rien su. Quand il y repensait aujourd'hui, Jean se sentait terriblement coupable, car il avait passé la journée à se traîner entre son lit et le canapé du salon pendant que Daniel luttait contre une mort qui allait l'emporter. Depuis ce terrible lundi, il y avait environ deux ans maintenant, Jean avait vu lui aussi sa vie s'arrêter, en même temps que celle de son meilleur ami. Oui, de son meilleur ami, car c'était le jour de son enterrement que Jean prit pleinement conscience de l'importance qu'avait Daniel à ses yeux. Après sa brutale disparition, il ne resta plus à Jean que des souvenirs et ce *Playmobil*. En effet, peu de temps après la disparition de Daniel, la société « Urba-Sim » s'installa dans ses locaux modernes, et Jean avait ressenti une profonde colère teintée d'injustice en se rendant compte que rien des affaires de Daniel n'avait été conservé. Rien... sauf ce petit *Playmobil*. Dans cette société en plein bouleversement et en constante expansion, notamment en termes de salariés, qui se souviendra de Daniel dans trois ou quatre ans ? Qui, sinon Jean ? C'était donc ça la vie ? On bossait comme un âne pendant des années et puis finalement, qu'est-ce qu'on laissait-on derrière nous ? Rien,

absolument rien, sinon un misérable *Playmobil* ! Jean fut pris d'un accès de rage et envoya valser le jouet contre le mur. Immédiatement pris par les remords, Jean se leva précipitamment et alla ramasser la petite figurine ; elle avait le pied gauche cassé. Jean ne put retenir ses larmes pendant quelques instants ; mais seulement quelques instants, car il avait une tonne de travail qui l'attendait. Et c'était tant mieux finalement, car pour oublier sa peine, il s'était abîmé dans le travail, dans le travail et dans l'alcool.

Enfin, dans l'alcool... il buvait un peu certes, mais pas au point de penser qu'il pût être alcoolique. D'ailleurs, il était rare qu'il boive le matin, même s'il prenait de temps à autre un petit calva avec son café en compagnie de Michel et de Dédé. Le midi, il allait souvent trinquer devant un kir ou deux, parfois trois, avec les deux mêmes ; mais c'était surtout pour regagner des forces avant d'affronter une longue après-midi de travail. Deux fois par semaine au moins, il y avait également les repas d'affaires, mais cela faisait partie de ces mondanités qu'il aurait été inconvenant de ne pas respecter. Oui, il n'y avait que les ouvriers qui bossaient en trois huit pour devenir alcoolique en raison d'une vie de merde, alors que lui, maintenant propulsé parmi les cadres les plus en vue d'une entreprise florissante, il avait une maîtrise parfaite de la situation. C'était d'ailleurs l'énorme différence entre un homme comme lui avec autant de responsabilités, et un pauvre type qui s'abîmait le cerveau à la chaîne jusqu'au soir et... Abasourdi par sa tirade, autant méprisante que vulgaire, Jean s'interrompit dans ses pensées ; il avait

les nerfs à vif. Ce matin, il n'avait pas pris le temps de prendre son petit calva sur le pouce en compagnie de Michel et Dédé. Il lui manquait ce petit réconfort qui lui évitait de sentir que sa pauvre tête allait exploser ; juste un petit peu de cet alcool qui, par miracle, enveloppait son être de douceur et l'envoyait flotter dans l'air. Dans un tel état d'apesanteur, Jean se sentait l'esprit si léger qu'il était prêt à affronter n'importe quelle journée de travail, n'importe quel défi qui se présentait, lui qui s'était hissé tout seul, lui qui avait réussi à faire carrière, lui qui était toujours vivant, oui, toujours vivant, pas comme... Jean s'arrêta une nouvelle fois ; il sentit les larmes affluer en direction de ses yeux ; ses mains tremblaient... Il porta avec un regard morne et las au-delà des vitres de l'immeuble. Oui, il était toujours vivant... mais à quel prix...

Tout à coup, Jean se leva dans un sursaut. Enfin il se ressaisissait ; il n'était pas encore né celui qui le mettrait au tapis. D'un pas décidé, il se dirigea vers un coin du bureau où l'on distinguait à peine, même de l'intérieur, un petit frigo. Jean l'ouvrit, non sans une certaine fébrilité ; mais il fut aussitôt rassuré, car ce dernier contenait encore deux canettes de bière. Jean en prit une le plus délicatement possible, sortit une choppe d'un tiroir et se versa le contenu de la canette dans celle-ci. Après avoir rangé la canette vide dans sa sacoche, il s'assit et commença à boire par petites gorgées. Au fur et à mesure que l'alcool se frayait un chemin à travers son corps, Jean se sentit apaisé ; ses mains avaient cessé de trembler, son horizon semblait s'éclaircir. Même le gris qui l'avait suivi tout au

long de ce début de matinée s'estompa ; il lui sembla deviner les fresques paysannes de « ses » fameux immeubles se refléter jusque dans les vitres de son bureau. Il était tout juste neuf heures, et si avec une petite bière, il était finalement d'attaque pour travailler presque dix heures d'affilée, il n'y avait pas lieu de s'alarmer. Jean serait certainement fatigué en rentrant chez lui à la nuit tombée, mais pour le repos du guerrier, rien ne serait plus réparateur qu'un Martini puis deux ou trois verres de vin à table, avant d'aller se coucher et de s'endormir lourdement. Et de recommencer, jour après jour, comme cela était le cas depuis la mort de Daniel. Non, non et non, il ne buvait pas pour oublier sa tristesse, il se donnait juste les moyens d'affronter un quotidien qui parfois le paralysait. Certains de ses collègues allaient bien courir au moment de la pause méridienne, pendant que d'autres allaient à la piscine ; lui de son côté, retrouvait Michel et Dédé pour parler de tout et de rien devant un petit verre de vin blanc. Avec ses deux acolytes et l'alcool aidant, il retrouvait ainsi l'énergie nécessaire pour travailler une bonne partie de l'après-midi sans trop se poser de questions métaphysiques. Il avait déjà bien du mal à saisir le sens de son quotidien ; comment pourrait-il lever les yeux vers le ciel et réfléchir au sens de la vie, de sa vie ? Tout au plus en arrivait-il à envier des êtres comme Michel qui, au-delà du rôle qu'il jouait devant le comptoir, s'avérait dans le privé beaucoup plus à l'écoute de son interlocuteur ; il savait alors dispenser des propos bienveillants emprunts d'une sagesse insoupçonnée. Peut-être parce qu'il avait dix ans de plus que Jean, ou alors... même si cela ennuyait Jean de penser ainsi... ou alors parce que Michel avait

emprunté depuis quelques années un cheminement spirituel qui l'avait conduit à assister régulièrement à la messe le dimanche matin et qu'il semblait savoir quelle était sa place dans cet univers, cet insondable univers au sein duquel Jean voyait surtout danser des immeubles sur fond de champs de colza. Jean eu un haut le cœur et fut pris de nausée : ce matin, même la bière qui d'habitude lui permettait de tenir la matinée ne lui fut d'aucun secours.

V

Il était plus de vingt heures lorsque Jean franchit le seuil de la petite cour intérieure qui invitait le visiteur à entrer en toute confiance dans la maison de Michel. Finalement, il avait passé la totalité de sa journée enfermé dans son bureau. Il n'avait pas pris le temps de se restaurer et surtout, il n'avait pas eu à cœur de rejoindre Dédé et Michel au Café des Sports. Et pour cause, il n'était pas d'humeur à subir les jérémiades de Dédé qui l'irritaient de plus en plus souvent. Lui-même, s'épanchait-il sur ses problèmes ? Bien sûr que non ! Il avait sa fierté et préférait rester muet sur le sujet. En agissant ainsi, il espérait surtout retrouver un peu de bonne humeur en sirotant deux ou trois kirs, tout en écoutant Michel plaisanter. Heureusement qu'il était là Michel, heureusement ! C'était lui qui avait pris la relève... depuis que son petit Daniel... enfin, la relève... Les rôles étaient inversés dorénavant, vu que c'était plutôt Michel le grand frère aujourd'hui... Ah ! Et puis assez avec ces histoires de frangins qui n'existent pas, qui n'existent plus, ou qui n'ont jamais existé ! Mais qu'est-ce que je vais imaginer là en...

« Mais entre donc Jean, au lieu de rester planté là, c'est ouvert ! » cria Michel qui l'avait vu s'arrêter au milieu de la cour.

Avant de franchir la porte, Jean jeta quand même un coup d'œil en arrière. À chaque fois qu'il venait ici, il ne cessait d'être étonné par cette maison située à deux pas du centre-ville, mais qui donnait pourtant l'impression d'être située dans un petit coin de campagne. Il y avait notamment cette cour intérieure à ciel ouvert, au milieu de laquelle s'épanouissait un imposant tilleul qui attirait tous les oiseaux du coin. Là, au milieu des pépiements qui se faisaient plus rares au fur et à mesure que la soirée avançait, souvent il avait discuté avec Michel à la lueur d'une grosse bougie parfumée au cèdre du Liban. Accoudé à la petite table ronde en ferraille gris qui accueillait une corbeille remplie de fruits de saison, Jean retrouvait pendant quelques instants un semblant de sérénité. Autour de la cour, de petits arbustes, des plantes grimpantes et quelques pots de fleurs finissaient de donner à cette curieuse maison de ville l'impression d'une vieille bâtisse perdue au milieu de nulle part ; du temps passé également, avec son vieil arrosoir et ses outils de jardinage usés qui reposaient négligemment sur un antique établi ou qui dormaient dans un râtelier poussiéreux. Le plus troublant sans doute, était que ne parvenait aucun bruit en provenance des rues adjacentes. Cette petite cour, qui sommeillait négligemment au cœur de la ville, ressemblait à un sanctuaire, un lieu de résistance se moquant éperdument du béton, des immeubles de la cité administrative, de la tristesse du...

« Allez, viens maintenant Jean, il commence à pleuvoir. J'ai l'impression que tes démons intérieurs sont si profondément ancrés dans ton être qu'ils vont finir par te paralyser au point de transformer

ta carcasse en statue de pierre. Même mon petit paradis n'arrive pas à te faire retrouver le sourire, lui glissa doucement Michel en venant à sa hauteur pour le prendre par l'épaule. Par ailleurs, tu n'es pas en avance, le match vient de commencer. »

Jean suivit son ami en silence ; il n'avait pas l'énergie nécessaire pour le contredire. Mais ce qui retint surtout Jean de répliquer, c'était qu'il avait parfaitement conscience de la véracité des propos de Michel. : il était en permanence rattrapé par des pensées moroses ; il se sentait enfermé dans un carcan ; il n'imaginait plus l'avenir avec optimisme. Jean soupira longuement... Il n'imaginait plus l'avenir du tout ; il avançait, sans but ; il avançait sans savoir quel jour cette diabolique machine infernale que l'on appelait la vie allait bien vouloir s'arrêter. Non, pas s'arrêter tout de même... mais au moins une pause... un répit qui lui serait salutaire et un peu plus long que les moments passés à discuter avec Michel autour de la table de la cour, car dès qu'il quittait cette atmosphère privilégiée, il retrouvait le rythme infernal qui était le sien. Comment dire... l'image avait été maintes fois usitée certes, mais il avait l'impression d'avoir été jeté sur des rails et de devoir les suivre à grande vitesse... à très grande vitesse... à trop grande vitesse... Oui, c'était exactement cela, sa vie était sur des rails qui défilaient sous ses yeux et dont il ne contrôlait ni le tracé ni la destination. Et tout ce qu'il redoutait, c'était qu'il arrivât un moment où il n'arriverait pas à prendre le prochain virage.

Ce soir, même Michel fut incapable de le faire sortir de son mutisme. Alors que d'habitude, le premier verre d'alcool avait tendance à dérider Jean, il n'en fut rien. Pire encore, Jean s'emporta violemment devant la piètre prestation du club de la capitale qui était mené un à zéro après vingt minutes de jeu. « Tu vois Michel, j'ai un peu l'impression d'être dans une situation similaire à cette équipe : aucun fond de jeu, aucun collectif ; ils subissent sans faire mine de réagir. Tiens, je pourrais même être leur capitaine, j'irais très bien dans le décor ! » Après cette tirade, Jean se servit un grand verre de pastis, avant de plonger de nouveau dans un silence qui ne le quitta plus jusqu'à la fin de la soirée.

VI

Lorsque Jean quitta le domicile de Michel, il était vingt-trois heures ; il faisait nuit et une pluie fine tombait négligemment sur un trottoir rendu glissant. Jean, dont les pas étaient mal assurés, manqua de tomber ; il chancela un court instant avant de parvenir à retrouver l'équilibre en posant sa main contre un mur d'enceinte. Il sentait qu'il avait bu plus que de raison ; pourtant, il n'hésita pas une seconde et se dirigea vers sa voiture. À cette heure-ci, il n'était qu'à cinq minutes de chez lui ; il lui suffirait de conduire prudemment en descendant la longue avenue ; et arrivé en bas de cette dernière, de tourner à gauche au feu tricolore où il pourrait distinguer les affreux immeubles bariolés. « Ces fresques murales, quelle idée stupide ! » s'entendit-il grommeler avant qu'une remontée acide vint lui déposer un goût acre dans la bouche. Jean avait le souffle court ; il fut pris de nausées et eut envie de vomir : il avait marché trop vite pour rejoindre sa voiture. Incidemment, la pluie commençait à transpercer son blouson ; il avait froid. Il dut d'ailleurs s'y prendre à plusieurs reprises avant de trouver les clefs au fond de sa pochette ; la faible luminosité et la fatigue certainement... Jean ouvrit précipitamment la portière avant de s'engouffrer à l'intérieur de son véhicule. Au sec, enfin... Jean prit quelques instants pour se calmer. En même temps

que le moteur démarrait, la radio se réveilla et cracha un vieux rock ; Jean sourit et tapota sur son volant avec les doigts. Maintenant, il se sentait en sécurité au sein de son habitacle : il respirait plus facilement et plus régulièrement ; la nausée avait disparu ; la tête lui tournait légèrement mais la sensation était loin d'être désagréable. Il se serait presque senti euphorique, mais il se raisonna immédiatement : « Attention, mon Jeannot ; conduit prudemment, car tu as un tout petit peu bu ! Oh, trois fois rien ; non, vraiment ; rien qui t'interdise de rentrer tranquillement à la maison. » Pourtant, Jean parvint difficilement à s'extraire de sa place ; il fit d'ailleurs une légère embardée et percuta la voiture garée derrière lui. « Au diable ces emplacements trop petits ! s'indigna Jean. Dès lors que l'on se retrouve avec une voiture devant et une voiture derrière, il est impossible de ne pas devoir forcer le passage ! » Après deux ou trois autres manœuvres, Jean s'extirpa enfin de la place ; il était en sueur. Au bout de cent mètres, Jean se présenta à un stop et tenta de se calmer : il regarda bien à droite ; puis bien à gauche. Il mit alors son clignotant et s'avança prudemment avant de sursauter sur son siège : une voiture venait de passer devant lui en klaxonnant. Jean ne comprit pas qu'elle ait pu échapper à sa vigilance ; ce satané angle mort sans doute... Il regarda de nouveau des deux côtés, longuement... surtout ne pas faire d'erreur... La rue était maintenant déserte ; il tourna lentement à gauche avant de remonter en direction de l'avenue dont il devinait le feu tricolore. Au loin, l'enseigne d'un bar tabac clignotait faiblement. « Bon sang, on ne voit vraiment rien ce soir avec cette pluie ! ». Et Jean de s'apercevoir qu'il avait

malencontreusement oublié d'allumer les phares. Tout en manipulant les boutons situés près du volant, Jean s'avança jusqu'au feu. Entre son véhicule qui lançait au loin de longs faisceaux blancs et les haut lampadaires qui illuminaient l'avenue, la visibilité était maintenant bien meilleure. La ville semblait presque abandonnée en cette fin de soirée ; pas la moindre voiture ne passa devant lui alors qu'il commençait à s'impatienter de la longueur du feu rouge. « Il pourrait quand même les régler en fonction de la circulation, ces idiots de feux ! » Enfin le feu vert ; Jean fit de nouveau une embardée avant de tourner à droite sur la large et placide avenue. Il avait l'impression, en voyant défiler la double voie et les majestueux candélabres, que la mer venait de s'ouvrir devant lui. Jean sourit et enclencha les essuies-glaces ; il pouvait s'engager en toute confiance sur l'avenue qui formait une large courbe contournant un grand parc, avec à mi-pente sur le trottoir de droite, l'arrêt de bus de la piscine avec ses deux platanes. Deux cents mètres en contrebas, il discernait déjà le grand carrefour qui reliait par une autre avenue la partie basse de la ville. Sans qu'il s'en rendît compte, son véhicule se déporta légèrement sur la voie de gauche : Jean s'était quelque peu laissé emporter par la large courbe qui, prise un peu au-delà de 50 km/h, s'avérait assez délicate à négocier. D'ailleurs, il avait remarqué que les deux platanes près de la piscine avaient de sévères entailles dans le bas du tronc, signe que des conducteurs imprudents se laissaient parfois abuser par la docilité apparente de ce virage peu prononcé... Mais Jean n'était pas quelqu'un d'imprudent, il savait à quel moment il fallait se montrer raisonnable ; là, comme en ce moment même, où

il allait rectifier sa trajectoire et bien entendu ralentir... par prudence ; ce n'était pas le moment de prendre le moindre risque !

Au cours de la nuit, quand Jean se remémorerait son accident, il serait bien incapable de se souvenir avec précision de ce qu'il s'était réellement passé : peut-être les roues, avec la pluie, avaient dérapé sur les bandes blanches qui séparaient les deux voies ; peut-être avait-il freiné trop brutalement ; peut-être, peut-être... Jean se souvenait vaguement, peu avant la piscine, avoir effectivement freiné. C'était certainement à ce moment-là que la voiture avait glissé sur la chaussée. Jean avait alors donné un coup de volant à gauche, espérant que la voiture, comme le font les pilotes de rallye, se remettrait dans le bon sens. Mais Jean n'était pas un pilote de rallye ; les lumières de la ville tournoyèrent pendant une fraction de seconde autour de lui, et puis... un choc... sourd... avant la nuit et le silence... Jean, sans comprendre immédiatement ce qu'il venait de lui arriver, se retrouva au milieu d'un angoissant silence alors qu'une dizaine de secondes auparavant, le moteur de sa voiture ronflait en même temps qu'il fredonnait gaiement sur les airs d'un bon rock'n'roll. Dix secondes, vraiment ? Peut-être une minute... ou deux... voire plus... qu'en savait-il ? Était-il resté conscient ? Avait-il perdu connaissance ? Il lui semblait avoir eu comme une absence... La voiture qui perd de l'endurance et puis... plus rien... enfin si, ce silence... Mon Dieu, que lui était-il arrivé ? Jean tenta de rassembler ses esprits et voulut redémarrer. Ces mains tremblaient. Il tourna la clef de contact à plusieurs reprises... Et toujours ce silence,

cet insupportable silence... La panique commença à le gagner. Il chercha alors frénétiquement son téléphone portable avant de le retrouver par terre, au pied du fauteuil passager. Il avait dû atterrir là suite à l'impact. Il a l'air d'être en état de fonctionner... mais... mais qui appeler ? Marie ? Non, il n'allait pas la réveiller à cette heure ; elle dormait sûrement... Et que vais-je bien pouvoir lui dire ? Michel, je vais appeler Michel ; c'est une bonne idée ça d'appeler Michel. Il va venir m'aider ; on va faire remorquer la voiture et tout va bien se passer. Oui, tout va bien se terminer... Tout à coup, il eut comme une vision : Daniel gisait devant lui dans une mare de sang. Une grande confusion s'empara de l'esprit de Jean ; il n'arrivait plus à accéder à ses contacts sur le téléphone et était même incapable de se souvenir du numéro de téléphone de Michel qu'il connaissait pourtant par cœur. Il jeta un œil hagard à la longue avenue sur laquelle aucun véhicule n'était passé pour l'instant. Pourvu que... En même temps qu'il essayait de formuler son angoissante pensée, Jean aperçut les phares d'une voiture qui remontait l'avenue. Peu avant d'arriver à sa hauteur, il fut pris d'un grand frisson ; il reconnut le liseré caractéristique d'une voiture de police. En passant à sa hauteur, elle ralentit avant de faire demi-tour un peu plus loin en allumant ses gyrophares pour venir se garer derrière lui. Jean s'enfonça dans son siège et sentit une sorte de désespoir lui monter du fond de la poitrine. Il était foutu ; cette fois-ci, il était vraiment foutu...

« Bonsoir Monsieur, Police Nationale ; que vous est-il arrivé ?

— Je... Je crois que j'ai eu un accident ; Oui, c'est cela, j'ai eu un accident. Ma voiture a dérapé. Tout seule... enfin non, je voulais dire... je... j'ai eu cet accident tout seul... la chaussée humide, certainement... pourtant, je ne roulais pas bien...

— Voulez-vous me montrer les papiers du véhicule ainsi que votre permis de conduire s'il vous plaît ? Nous allons également procéder à un test d'alcoolémie.

Les papiers de Jean en main, le policier retourna lentement vers son véhicule pendant que son collègue effectuait minutieusement le tour de la voiture en s'éclairant à l'aide d'une lampe torche. Jean regarda fixement le carrefour en contrebas, à quelque deux cents mètres à peine, ce carrefour où il aurait dû depuis longtemps apercevoir les immeubles bariolés. Mais putain, comment s'était-il débrouillé pour se planter ainsi ; ce n'était pas possible !

— Monsieur, si vous voulez bien souffler dans cet éthylotest ; une seule expiration, la plus longue possible s'il vous plaît.

En essayant de contenir au mieux ses tremblements qui n'avaient pas cessé, Jean pris l'appareil et appliqua sans broncher les instructions avant de tendre le maudit mouchard au policier qui venait de se faire confirmer par son collègue que la voiture n'avait pas été volée.

— Monsieur, le test est positif ; je vais vous demander de

bien vouloir descendre de votre véhicule et de nous accompagner. Nous allons effectuer une prise de sang pour vérifier ce premier résultat ; en cas de confirmation, nous vous emmènerons au poste de police où vous passerez la nuit.

— Bien, Monsieur l’agent ; mais... et... et ma voiture ?

— Ne vous inquiétez-pas, elle va être remorquée vers un garage.

En sortant de sa voiture, Jean sentit une vive douleur au pied ; pourtant, il boita le moins possible lorsqu’il se dirigea vers le véhicule de police, autant par amour propre que pour ne pas faire attendre les agents de police, car un profond sentiment de honte mêlé de culpabilité venait de s’emparer de lui. Il eut à peine le temps de jeter un rapide coup d’œil à sa voiture dont l’avant droit était complètement enfoncé. D’une certaine façon, il s’en sortait sans dommage ou presque ; tout du moins physiquement. Pour le reste... il se sentait tellement coupable... au moins n’aurait-il pas besoin de passer devant un tribunal pour prendre conscience de cette terrible vérité. Là, tout de suite, il pouvait prononcer sa propre condamnation ; non pas à un long retrait de permis et à une forte amende, il laissait cela aux autorités, mais à une inéducable déchéance : devant un tel déshonneur, il allait devoir démissionner de son travail, quitter son épouse et voir s’éloigner sa fille, car jamais il ne pourrait obtenir, ne serait-ce qu’un simple droit de visite ; peut-être même qu’elles ne voudraient plus jamais entendre parler de lui ; peut-être que...

— Monsieur, si vous voulez bien monter dans notre véhicule... »

L'agent de police, qui venait de l'interrompre dans ses pensées, tenait patiemment la portière ouverte. Jean s'affala sur la banquette arrière avant de se recroqueviller contre la portière droite sur laquelle dégoulinait, à l'extérieur, une pluie tenace. La vitre était froide, presque glacée, mais Jean ne s'en soucia guère. Sa douleur au pied se fit plus vive encore et il fut une nouvelle fois pris d'une forte nausée. Son esprit commençait à se brouiller : il distingua à peine les lumières qui défilaient devant ses yeux hagards ; il était incapable de reconnaître dans quel quartier de la ville il se trouvait. Après un court trajet, la voiture de police s'arrêta. Quand il descendit du véhicule à l'invitation des policiers, alors qu'il pensait devoir se retrouver face au commissariat, il reconnut l'entrée du service des urgences de l'hôpital. Surpris par cet arrêt impromptu, il suivit pourtant en silence les policiers qui se dirigèrent vers l'infirmière de garde avec qui ils discutèrent une petite minute. Peu après ce rapide conciliabule, la petite troupe traversa la salle d'attente des urgences. Jean, en voyant tous les sièges vides, en fut soulagé. Il avait eu peur, pendant un instant, de devoir croiser du monde et en était presque à espérer, comme dans les grands procès médiatiques, qu'on lui mît un manteau sur la tête afin que personne ne put distinguer son visage. En revanche, il dut faire face à l'interne qui effectua donc une prise de sang, et Jean comprit enfin la raison de sa présence à l'hôpital, mais il prit bien soin de détourner les yeux de telle façon que jamais

il n'eut à affronter ni l'aiguille, ni le regard de l'interne. Avec bienveillance pourtant, ce dernier lui demanda s'il ressentait des douleurs suite à son accident. Jean répondit par la négative ; il préférait garder son mal de pied pour lui et quitter cet endroit au plus vite, alors même qu'une douleur lancinante s'installait insidieusement à hauteur de ses cervicales et qu'un sérieux mal de tête commençait de l'envahir. Cependant, il acceptait toujours son châtiment sans broncher. Au moment de remonter en voiture, Jean entendit le son d'une sirène d'ambulance se rapprocher, pendant que la radio de police émettait de brefs messages au milieu des grésillements. Jean frissonna ; il avait l'impression d'être un personnage de second plan au sein d'une mauvaise série policière. La pluie cognait de plus en plus fort contre les vitres.

Se serait-il assoupi ? Jean ne gardait aucun souvenir du trajet entre l'hôpital et le poste de police. Pourtant, il était là, assis devant un autre policier, qui venait de lui demander de donner ses effets personnels, à savoir, en sus de sa pochette, sa montre, son alliance et la chaîne qu'il portait autour du cou. Il lui pria également d'enlever sa ceinture et les lacets de ses chaussures ; Jean ne put s'empêcher de se sentir humilié par ses deux dernières demandes. Il se rendit alors compte qu'il avait oublié son téléphone portable dans sa voiture, mais lui aurait-il été possible de joindre Marie au téléphone ? Mais quoi lui dire ? Et comment le lui dire ? « Allô, Marie ? Je ne te réveille pas j'espère ? Moi ? Oh, rien de grave, je vais juste passer la nuit au commissariat, car j'ai eu un accident de voiture en rentrant à

la maison. Bien entendu, l'alcootest s'est avéré positif. Non, vraiment... rien de grave... absolument rien de grave... Si ces derniers temps avaient été difficiles, même s'il se disputait de plus en plus fréquemment avec Marie, il ne pouvait pas laisser sa femme sans nouvelles. Elle allait certainement s'inquiéter. Peut-être s'inquiétait-elle déjà d'ailleurs ? Alors, il articula quelques mots en direction du policier qui finissait de remplir le formulaire qu'il s'appropriait à signer : « excusez-moi, mais pensez-vous qu'il serait possible de prévenir mon épouse ? » Le fonctionnaire dévisagea un instant Jean, et sans changer une physionomie qui demeura impassible, lui répondit : « De façon générale, les appels téléphoniques ne sont pas autorisés » avant d'ajouter après un court silence : « Donnez-moi son numéro de téléphone, je verrai ce que je peux faire ». Jean se sentit soulagé, et un peu lâche également : il n'aurait peut-être pas à apprendre à Marie son accident ainsi que son arrestation. Oui, son arrestation... Jean tenta tant bien que mal de chasser cette pensée de son esprit, sans y parvenir. Il était horrifié de la situation dans laquelle il était ; et en même temps, il parvenait à peine à réaliser... Plus tard, il affronterait la réalité... la réalité et Marie... plus tard... un peu plus tard... Tout ce qu'il souhaitait, à cet instant, c'était se mettre en boule dans un coin et tenter de dormir un peu, juste un petit peu.

Il était environ une heure du matin lorsque Jean fut installé dans une petite cellule ne comprenant pour tout mobilier qu'un espace pour s'allonger recouvert d'un matelas en mousse très fin. Il

regarda autour de lui, hébété. Et comme bien d'autres avant lui, alors que le mal était fait sans aucun retour en arrière possible, il se prit la tête entre ses mains et ne put s'empêcher de murmurer : « mon Dieu, comment ai-je bien pu en arriver là ? »

VII

Jean avait la tête collée contre un hublot et les yeux plongés dans la brume. Avec ses parents, il se rendait en Angleterre au mariage d'une connaissance de sa mère. Jean soupira... Leur départ avait été retardé d'une heure ; qu'il avait pu s'ennuyer en regardant les publicités de la salle d'embarquement qui se vantaient d'emmener leurs passagers en moins d'une demi-heure en aéroglisseur sur la côte anglaise. Le ciel était grisâtre et la mer agitée ; impossible dans ces conditions de profiter de la traversée alors qu'il s'était fait une joie de s'enivrer de l'air marin tout en se laissant rafraîchir par les embruns...

Depuis combien de temps errait-il ainsi, seul au milieu de la foule, dans l'incapacité de saisir le moindre mot parmi le brouhaha des conversations ? Pour tromper l'ennui aussi bien que sa faim, Jean choisit sans discernement plusieurs toasts qu'il trouva affreusement salés ; il eut alors très soif et chercha quelque chose à boire. En parcourant les différents buffets, Jean découvrit de curieux verres, tout en hauteur, et qui contenaient pour certains d'entre eux, car la plupart étaient vides, une faible quantité d'un liquide jaunâtre où quelques bulles tentaient de s'échapper en remontant à la surface.

Une sorte de limonade sans doute... Jean découvrait pour la première fois un pays étranger, et rien ne lui était familier. Il n'avait pas non plus le souvenir de s'être déjà retrouvé en présence de tant de monde, de tant de bruit, de tant d'agitation... Méfiant, il porta la coupe à ses lèvres et fut surpris par l'étrange sensation que lui provoqua l'absorption de ce breuvage inconnu. Il lui laissa tout d'abord une désagréable impression ; mais peu à peu, de le sentir se répandre dans son corps lui apporta une sensation de chaleur, de bien être même. Comme les verres étaient presque vides, Jean dut en boire quatre ou cinq avant d'étancher sa soif. Alors qu'il s'apprêtait à s'éloigner des buffets, Jean remarqua une coupe qui était encore pleine ; il s'en approcha prudemment. Prenant soudainement conscience qu'il allait entreprendre quelque chose que peut-être ses parents désapprouveraient, il saisit précipitamment la coupe, en versa le contenu dans un verre en plastique, puis partit avec son butin en direction du grand jardin accolé à la salle de réception. Le temps était toujours morose : dehors, une pluie fine rendait l'atmosphère très humide ; il s'installa néanmoins sur un banc. Là, il but d'un trait le contenu de son verre et eut subitement froid ; il frissonna et commença à avoir la nausée ; sa tête se mit à tourner en même temps que sa vue se brouillait. Quand ses parents le retrouvèrent une demi-heure plus tard, il finissait de vomir dans les toilettes. Il ne raconta rien de sa mésaventure, car il avait compris que ce qu'il avait bu n'était pas destiné aux enfants. De leur côté, ses parents en conclurent naïvement qu'il avait certainement attrapé un coup de froid au cours de la traversée, ou bien en se rendant dans le jardin au

cours de la réception, car Jean avait les fesses trempées.

Jean ne put s'empêcher de faire le rapprochement entre ces bribes de souvenirs et la situation qu'il vivait en ce moment, surtout quand il se rappela combien il s'était senti mal alors qu'il était allongé sur la banquette arrière d'une voiture conduite par ses parents. Il avait encore en tête toute cette pluie qui ruisselait le long de la vitre ; et les lumières de la ville qui dansaient, qui dansaient à lui donner la nausée... Jean cligna des yeux en regardant la pâle lueur qui peinait à s'extraire de la froide ampoule qui pendait au centre de sa cellule. Jean avait somnolé une petite heure, en même temps que lui étaient revenus ces souvenirs d'enfance. Et si tout avait commencé ainsi ? Et si tous ses malheurs n'avaient pour cause qu'un misérable verre de champagne bu en catimini au cours d'un mariage alors qu'il n'était qu'un innocent gamin de six ans ? Dans son for intérieur, Jean savait pourtant bien qu'il ne pouvait incriminer la seule destinée. Il l'avait bien aidée, la destinée...

VIII

Son année de première venait de se terminer ; Jean n'avait pas encore dix-sept ans. Devant des résultats scolaires très moyens, ses parents, enfin surtout sa mère, décidèrent de l'envoyer un mois en Allemagne en espérant qu'il y ferait des progrès. En effet, alors qu'il apprenait cette langue depuis la sixième, Jean peinait à construire ses phrases correctement, mélangeant allégrement les « Die », les « Der » et autres « Das », pendant que de leur côté, les temps des verbes, notamment le prétérit, le parfait ou encore cet incongru « futur II » s'accordaient bien mal dans son esprit. Sachant que l'épreuve d'allemand première langue du Baccalauréat constituerait en un oral et un écrit coefficient quatre au total, ses parents s'en inquiétèrent et décidèrent donc d'employer les grands moyens. Ils se souvinrent avoir reçu pendant une semaine, alors que leur fils était au collège, un correspondant allemand dénommé Wolfgang. Les deux adolescents avaient sympathisé et s'écrivaient encore deux fois par an : pour la nouvelle année et à l'occasion de leurs anniversaires respectifs. Après avoir contacté les parents de Wolfgang qui acceptèrent avec joie cette initiative, il fut convenu que Jean viendrait passer le mois d'août chez eux ; quant au jeune français, il accueillit la perspective de quitter pendant plus de quatre semaines le

foyer familial avec enthousiasme, plus parce qu'il n'aurait plus ses parents sur son dos que par goût du germanisme. En effet, c'était la première fois qu'il partirait seul. Oui, seul ! enfin seul ! enfin un peu de liberté ! tant il lui devenait de plus en plus difficile de supporter les nombreuses contraintes imposées par sa mère.

Dès qu'il fut dans le train de nuit pour l'Allemagne, Jean laissa aussitôt la liberté le prendre par la main. Mais où allait-elle bien vouloir le mener ? Alors qu'il disposait d'une couchette en première classe, Jean préféra se mêler aux différents groupes de jeunes qui s'entassaient dans les compartiments fumeurs, et dont l'ambiance joyeuse lui fit oublier ses yeux rougis par la fatigue et la fumée. Au fil des heures néanmoins, les rires, les cris et les chants succombèrent au sommeil ; et au petit matin, c'est dans une atmosphère impénétrable et silencieuse que les compartiments se vidèrent au fur et à mesure de leurs passagers parvenus au terme de leur voyage. Jean descendit du train dans les derniers, à Brême. Éreinté, il eut bien du mal à partager l'enthousiasme de Wolfgang, et c'est à peine s'il entra perçut la magnifique place de la ville au milieu de laquelle des animaux en bronze perchés les uns sur les autres semblaient gentiment se moquer de lui en même temps qu'ils lui donnaient ce précieux conseil : « Sois prudent, la liberté n'est pas une compagne facile à apprivoiser. Elle peut même se montrer dangereuse ; nous en savons quelque chose ! » Mais Jean n'entendit pas les avertissements que l'âne, le chien, le chat et le coq lui formulaient en chœur : loin du conte, il s'était endormi.

Jean se réveilla une demi-heure plus tard, lorsque la voiture se gara dans la cour gravillonnée d'un corps de ferme où pétunias et autres géraniums s'épanouissaient dans d'imposantes jardinières. Sur le côté et légèrement en retrait, il remarqua une grange qui abritait deux énormes tracteurs ; devant celle-ci, une petite moto argentée semblait en garder l'entrée. Tel un automate, Jean suivit Wolfgang vers l'habitation principale ; un perron de trois marches en pierre en permettait l'accès. Si Jean refusa poliment le petit déjeuner qui lui fut proposé, il fut reconnaissant envers ses hôtes de pouvoir prendre une douche pour se débarrasser de l'odeur de sueur et de cigarette qui lui collait à la peau ainsi qu'à ses vêtements. Ensuite, il fut conduit à l'étage, dans une chambre équipée d'un téléviseur et d'un grand lit rehaussé d'un édredon ventru sur lequel il se laissa tomber avec délice. Une heure plus tard, Jean émergea de l'édredon en pleine forme. À cette époque, il ignorait combien il était formidable d'être jeune, combien le corps débordait de ressources insoupçonnées. Hélas, on oubliait la plupart du temps d'en prendre soin ; trop souvent on maltraitait sa jeunesse. Mais laissons là une bonne fois pour toutes les conseils des animaux musiciens et autres littérateurs, tant ce genre de considérations n'étaient décidément pas au cœur de cette histoire, et encore moins dans celui de notre jeune héros.

Jean se leva d'un bond et s'approcha d'une fenêtre baignée par le soleil. La vue sur la campagne environnante, dédiée à la pâture des vaches et aux cultures céréalières, était splendide. Au loin, il remarqua de curieux bâtiments qui lui firent penser à des silos à

grain. À l’aplomb de la chambre, il découvrit un verger adossé à un espace vert ; ce dernier accueillait dans un coin ombragé une balançoire, tandis que de part et d’autre du terrain, deux cages de football se faisaient face. Jean s’éloigna de la fenêtre et entassa ses affaires dans une grande armoire ; il regarda également l’heure au moment de se passer un peu d’eau sur la figure. Il allait être midi et demi, et s’il ignorait à quelle heure ses hôtes prenaient leur repas, il lui sembla qu’il était temps, au risque de paraître impoli, mais également parce qu’il avait une faim de loup, de descendre retrouver Wolfgang. Son ami devait l’attendre de pied ferme, car avant même qu’il eut atteint la première marche de l’escalier, le jeune allemand l’apostropha dans un français très correct : « je suis content que tu est réveillé ! Ah ! et je préférer qu’on parle français. Je très envie de parler français ! » Jean esquissa un sourire en répondant par l’affirmative ; il n’était pas certain qu’il ferait beaucoup de progrès en allemand au cours de son séjour ; mais peu lui importait, il n’était pas venu pour cela.

Wolfgang le conduisit avec entrain dans une grande salle d’où provenaient des conversations enjouées. Autour de la table, six hommes étaient installés, tous en bleu de travail ; ils venaient de terminer de manger et prenaient un café. Wolfgang lui expliqua que c’était les ouvriers agricoles qui prenaient leur repas avec son père. Jean fut très surpris de voir ces ouvriers et leur patron assis à la même table, en train de discuter, pendant que la mère de Wolfgang débarrassait les assiettes en souriant. Alors certes, le père de

Wolfgang présidait cette petite assemblée ; certes, les ouvriers lui parlaient avec une légère retenue, mais on était bien loin de ce que pouvait décrire le père de Jean, cadre moyen dans un établissement bancaire, et qui très souvent s'en prenait violemment à ses « responsables irresponsables », allant jusqu'à souhaiter une nouvelle Révolution qui aurait pour vertu de couper les têtes de tous ces petits rois imbus de leurs misérables privilèges et qui... Mais il était rare qu'il puisse achever sa diatribe, car son épouse l'interrompait sèchement en arguant que ce genre de comportements appartiendrait au passé si plus de femmes étaient nommées à des postes à responsabilité. Et la mère de Jean d'enchériser en affirmant que dans notre monde moderne dit civilisé, les femmes étaient encore trop souvent reléguées dans les arrières-cuisines ou à devoir faire le ménage dans la poussière. Inévitablement, la discussion dégénérait en une violente querelle. Jean redoutait ces disputes qui éclataient régulièrement. Elles le perturbèrent d'autant plus qu'au fil du temps, son père prit des responsabilités dans sa banque, sans que cela fit pour autant retomber sa colère, bien au contraire : cette dernière décupla et les trois pauvres employés qu'il avait maintenant sous ses ordres en faisaient régulièrement les frais. Quant à sa mère, depuis qu'elle se livrait corps et âme à son association venant en aide aux femmes battues, Jean avait vu défiler plusieurs hommes de ménage embauchés pour entretenir la maisonnée, ainsi que pour préparer certains repas. Pourtant, Jean n'avait jamais le temps d'apprécier leurs talents culinaires, car ils étaient rapidement congédiés sans autre forme de procès, sa mère les accusant de tous les maux de la

terre. Mais pour Jean, le plus douloureux à supporter était que pris dans des enjeux de société au sujet desquels ils n'avaient finalement que bien peu d'influence, ses parents en oubliaient complètement leur fils qui aurait simplement eu besoin, à ce moment-là, d'un petit mot de réconfort ou d'un élan de tendresse.

« Haben Sie Hunger ? » lui demanda la mère de Wolfgang avec un large sourire. Jean, interloqué, se tourna vers son correspondant pour qu'il vînt à son secours. « Ma *Mutter* demande si tu as faim ? » Et avant qu'il pût répondre quoi que ce soit, Jean vit arriver une énorme assiette fumante composée d'une magnifique pièce de bœuf accompagnée de pommes de terre et de légumes variés, le tout baignant dans une sauce rouge foncé constellée d'herbes aromatiques. Après ce délicieux plat, Jean goûta une spécialité de la ferme dont il eut du mal à en saisir la préparation, malgré les efforts déployés par Wolfgang pour lui en expliquer tous les secrets de fabrication. Tout ce qu'il comprit, c'était que cela ressemblait un peu à du yaourt, mais pas tout à fait, car le lait avait un curieux aspect granuleux et un goût un peu plus prononcé. Néanmoins, accompagné de céréales et de fruits de saison, ce dessert devint au fil de son séjour son plat préféré au moment du petit déjeuner.

Ils avaient à peine fini de manger que des bruits de mobylettes et de sonnettes de vélo retentirent en provenance de la cour. Wolfgang tira Jean par le bras et l'entraîna dehors. Là, il vit une dizaine de jeunes garçons s'avancer vers eux en riant, et avant que Jean se fût remis de sa surprise, tout ce petit monde se dirigea en direction du terrain qu'il avait aperçu de la fenêtre de sa chambre. Wolfgang lui expliqua avec enthousiasme qu'il avait invité tous ses copains pour une mémorable partie de football. Jean en était tout étourdi ; il fut même très ému lorsque vint le moment de former les équipes. Pourtant, il se souvint d'abord du cruel rituel qu'il avait vécu dans la cour de l'école primaire puis au collège : les deux garçons les plus forts physiquement s'autoproclamaient capitaines et choisissaient chacun leur tour des coéquipiers parmi l'ensemble des joueurs potentiels. Pendant ces minutes interminables, Jean n'avait qu'une peur, c'était d'être intégré le dernier. Heureusement pour lui, même s'il avait mauvaise conscience, il était soulagé de constater qu'il se trouvait toujours un ou deux camarades à être sélectionnés juste après lui. Mais aujourd'hui était son premier jour de liberté, aujourd'hui était un jour si extraordinaire que tout le monde voulait avoir Jean dans son équipe, et peu leur importait qu'il fût un bon ou un mauvais footballeur. Mais quel était donc ce miracle ? Comment était-ce possible que l'on pût vivre des moments si intenses alors que... Mais Jean n'eut pas le loisir de laisser ses pensées aller plus loin : il était maintenant au cœur de l'action. Wolfgang, à qui était revenu l'honneur de prendre Jean dans son équipe, venait de lui faire une longue passe au niveau du milieu du terrain. Jean leva la tête et

s'aperçut qu'il ne restait plus qu'un défenseur entre lui et le but adverse ; il remarqua également qu'il n'avait aucun coéquipier démarqué à qui il aurait pu transmettre la balle. Jean ne tergiversa pas bien longtemps : il fonça le long de la ligne de touche, et au moment où son adversaire arrivait à sa hauteur, il effectua un crochet vers la droite ; le défenseur se laissa surprendre par la feinte. Jean lui-même fut étonné de son geste technique ; il réussissait rarement à dribbler ses compagnons de jeu. Il avait plutôt pour habitude de se faire prendre la balle ; au mieux, il parvenait à faire une passe à un coéquipier... et encore, la passe n'arrivait pas toujours à destination. Assez rapidement d'ailleurs, il se cantonna au rôle de défenseur latéral, un de ses postes qui n'avait pas la faveur de jeunes garçons n'ayant d'yeux que pour les attaquants qui marquaient ces buts incroyables qui les couvriraient de gloire. À la suite de ce superbe crochet, Jean se retrouva dans l'axe du but et vit le gardien légèrement avancé. Alors, d'un magnifique tir enveloppé, il envoya le ballon dans la lucarne gauche. Il n'eut pas le temps de prendre conscience de son exploit que tous les joueurs, y compris ses adversaires, le portèrent en triomphe à travers la ferme. Jean exultait de bonheur. Et quelle crise de rigolade quand, vers la fin du match, Jean effectua un dégagement si puissant que le ballon atterrit dans un grand « splash » au milieu de la fosse à purin qui jouxtait le terrain de jeux. D'abord embarrassé d'avoir envoyé le ballon dans un tel endroit, Wolfgang le rassura en riant, lui indiquant que cela arrivait très souvent. D'ailleurs, il avait fabriqué une longue époussette pour sauver le ballon du lisier. Cet incident marqua la fin de la partie de

football et un somptueux goûter fut alors servi par la mère de Wolfgang à l'ombre des arbres du verger.

Au moment où Jean finissait d'avalier une délicieuse part de tarte aux pommes, Wolfgang revint avec deux casques de moto et lui en tendit un. « Nous aller avec mes amis faire promenade ! » Jean n'en croyait ni ses yeux, ni ses oreilles. La petite moto argentée qu'il avait vue dans la matinée appartenait donc à Wolfgang ! C'était vraiment incroyable ! Il s'inquiéta quand même un peu au moment de monter derrière Wolfgang, mais ce dernier le tranquillisa immédiatement en lui montrant le peu qu'il avait à faire : il lui suffirait de mettre les deux mains sur la barre en fer située juste derrière lui. Et surtout, dès lors que Wolfgang s'arrêterait, de poser les deux pieds par terre en même temps ; et une dernière chose : dans les virages, de bien se pencher du même côté que le virage, et non à l'opposé, comme on aurait instinctivement envie de le faire. « Tu fais comme moi, Jean ; seul différence, c'est moi je conduis ! » lui dit Wolfgang en guise de conclusion, avec un large sourire. Alors que Jean s'agrippait nerveusement à la barre dans l'attente d'un démarrage en trombe, la petite moto s'élança doucement dans une joyeuse pétarade. Au début, les amis de Wolfgang qui étaient venus en vélo parvinrent même à les suivre, avant qu'une légère montée ne les repoussât en arrière. Les uns après les autres, ils raccompagnèrent tous les amis de Wolfgang, les premiers dans des fermes isolées, les derniers dans le village voisin, qui ne devait pas abriter plus de trois-cent âmes. Avant de se quitter, les jeunes se promirent de faire un

autre match de football durant le séjour de Jean.

Toujours cramponné à l'arrière de la petite moto, Jean ressentit le besoin de reprendre ses esprits. Son casque n'avait pas de visière ; mais ce n'était guère un problème finalement, car il n'était pas certain que la petite moto dépassât les quarante kilomètres à l'heure. Le temps d'une longue ligne droite et Jean ferma les yeux tout en se délectant du vent qui lui fouettait le visage. Quel bonheur que cette sensation de bien-être ! Il n'avait qu'à se laisser aller et profiter... mais un virage pris un peu brusquement et Jean fut ramené à la réalité du moment présent. Par bonheur, le moment présent était tellement enthousiasmant que Jean ferma de nouveau les yeux et respira à pleins poumons ce merveilleux vent, synonyme de liberté. Puis la petite moto ralentit et Wolfgang cria à Jean de bien s'accrocher. Ils tournèrent à droite et prirent une toute petite route en partie recouverte de terre ; la moto commença à être secouée sous l'effet des chaos. Au moment où la route allait se transformer en un petit chemin, Wolfgang gara la moto sur le bas-côté et enleva son casque ; Jean l'imita. Avec la main, Wolfgang lui montra la ferme familiale qui était à deux ou trois-cent mètres environ ; Jean distingua le verger et aperçut les cages de football. À l'opposé, il reconnut les fameux silos. Pourtant, il lui sembla que leur forme avait quelque peu changé, comme s'ils avaient gagné en hauteur ; peut-être parce qu'ils s'en étaient rapprochés ? Alors que Jean allait demander à Wolfgang ce qu'étaient ces curieux bâtiments, ce dernier lui fit signe de se dépêcher : « c'est l'heure de rentrer les *Kühe*, tu

venir ? » Jean ne comprit pas de quoi il s'agissait, mais il emboîta le pas de son ami jusqu'au moment où il ouvrit une large barrière en métal dans un grincement. Dans le champ, Jean vit un troupeau de vaches ainsi que le père de Wolfgang qui donnait des consignes à ses ouvriers. « Jean, toi te mettre là, et si les *Kühe* venir vers toi, tu fais peur à elles ; d'accord ? » Jean marqua un temps d'hésitation avant de répondre machinalement par l'affirmative. Au loin, il vit les hommes se poster à différents endroits et commencer à canaliser les vaches vers la sortie. Jean était placé près de la barrière ; derrière lui, un petit passage menait vers un autre champ. Non sans inquiétude, Jean vit le troupeau venir à sa rencontre. Plus il se rapprochait, plus les vaches lui semblaient nombreuses, et surtout... énormes ! On aurait presque dit des taureaux, car elles arboraient, pour la plupart d'entre elles, d'impressionnantes cornes. Le cœur de Jean battait de plus en plus fort. Alors que les vaches semblaient prendre tranquillement le chemin de la sortie, elles se tournèrent au dernier moment vers Jean et trottinèrent dans sa direction. C'était comme si elles avaient senti qu'elles avaient affaire à un néophyte. Il entendit Wolfgang crier : « tu simplement agites les bras ! » en même temps que les vaches se rapprochaient. Jean leva mollement les bras, comme s'il se sentait bien incapable d'avoir la moindre autorité devant la masse monstrueuse qui lui fonçait droit dessus. Il ne tergiversa pas bien longtemps ; il ne pouvait pas imaginer, après une si belle journée, finir piétiné par des vaches ! Jean abandonna son poste et courut se réfugier derrière la barrière qui marquait la sortie du champ ; les vaches s'engouffrèrent immédiatement dans la

brèche. Soulagé de voir les animaux se désintéresser de lui, Jean regarda passer tout le troupeau ; son cœur battait la chamade. Il venait d'avoir une peur bleue ! Pourtant, il était désolé de ne pas avoir respecté les consignes qu'on lui avait données ; surtout quand il vit tous les hommes se ruer à la poursuite des vaches pour les remettre dans le droit chemin. Wolfgang le réconforta en venant lui mettre une main amicale sur l'épaule : « nous oublier que tu as jamais faire ce travail. C'est pas grave ! ».

Jean regarda son ami et partit d'un rire un peu nerveux. Décidément, quelle journée ! Pour se remettre de ses émotions, Jean rentra à pied à la ferme, en suivant le troupeau de loin. Alors que les vaches étaient dirigées vers leur étable et que ses parents seraient occupés pour les deux heures à venir, Wolfgang lui proposa une activité plus paisible pour clore cet fin d'après-midi : la pêche. Un quart d'heure plus tard, ils se retrouvèrent assis dans l'herbe verte, au bord d'une toute petite rivière, à regarder les bouchons de deux cannes à pêche flotter à la surface d'une eau calme et limpide. Le soleil allait disparaître à l'horizon ; le ciel était d'un bleu immaculé. Au loin, on entendait les meuglements des vaches qui se bouscuaient pour se rendre à la traite ; en provenance d'un bosquet voisin, les oiseaux entamaient un concert. Pourtant, au milieu de ces bruits de nature, Jean crut entendre autre chose, comme un ronronnement métallique. Son attention se porta vers les fameux silos et il crut être victime d'une hallucination ! Non, il ne rêvait pourtant pas. La terre venait de se soulever et il en était sorti comme

une sorte de fusée. Jean resta bouche bée. Devant son air ahuri, Wolfgang partit d'un grand éclat de rire : « Ah, c'est missile américain sortir de terre ! Base américaine très près ici ! » Au même moment, deux avions de chasse passèrent au-dessus des deux jeunes gens en déchirant le silence. « Je crois c'est heure de rentrer ! Pas de poissons ce soir ! » conclut le jeune allemand en portant ses mains à ses oreilles. Deux ans plus tard, quand le Mur de Berlin s'était effondré, souvent Jean se sera demandé ce qu'il avait pu advenir de cette base américaine et de ses missiles. Continuaient-ils à se dresser vers le ciel à la tombée du soleil ? Curieusement, il avait éprouvé une vive nostalgie à cette annonce qui pourtant faisait la joie de la plupart des étudiants. Ce qui était vécu par les uns comme le début d'une nouvelle ère de liberté et de fraternité, était vécu par Jean de manière bien différente. Peut-être parce que Jean savait ce qu'était la liberté, la vraie, bien loin de celle que l'on essayait de vous faire avaler dans les livres ou dans les belles paroles de telle ou telle personnalité influente. La vraie liberté, Jean l'avait vécu intensément, le temps d'une journée ; et sur la carte postale de sa liberté, il y avait les missiles à tête nucléaire d'une base militaire américaine implantée en plein milieu de la campagne allemande.

*

Jean se retourna sur son lit de fortune. Les souvenirs qu'il venait de se remémorer dataient d'une vingtaine d'années. Pourtant, il se rappelait du moindre détail de son arrivée. Alors qu'il avait fait

une nuit blanche la veille dans l'inconfort d'un train enfumé, alors qu'il se trouvait loin de sa maison et de ses parents et qu'il ne comprenait pas grand-chose à tout ce qu'il entendait autour de lui, il avait profité de cette journée dans toute sa plénitude ; une journée radieuse, lumineuse ; et voilà que bien des années plus tard, une nouvelle nuit blanche... mais il était peu probable que le jour d'après fût aussi enivrant. Au cœur de cette nuit passée dans le dénuement le plus complet, Jean réalisa combien cette journée dans un coin perdu au nord de l'Allemagne de l'Ouest l'avait durablement marqué. À ce jour, ces instants inoubliables constituaient peut-être son bien le plus précieux... Jean s'arrêta dans ses réflexions et revint brusquement à sa situation présente. Pris de vertige, il se laissa submerger par les pensées les plus noires et les plus absurdes : la tournure qu'allait maintenant prendre sa vie ne faisait plus guère de doute. Marie allait demander et obtenir le divorce ainsi que la garde de leur fille, car une jeune adolescente ne pouvait bien évidemment pas être éduquée par un chauffard alcoolique ! Du côté de son travail, il n'osait même pas y penser. Une démission serait certainement moins honteuse que de connaître le déshonneur d'une mise à pied qui précéderait un reclassement comme simple employé. « Mon Dieu, comment ai-je bien pu en arriver là » se répéta-t-il. Et il songea de nouveau à cette merveilleuse journée en Allemagne, cette journée qui avait certainement été la plus belle qu'il ait jamais connue, et la seule également, car dès le lendemain, il perdit de vue les joies simples d'un match de football entre copains, d'une partie de pêche avec un ami, d'un joyeux repas accompagné de produits de la ferme, tout ça

parce que, parce que...

Jean eut un haut le cœur ; sa tête le faisait terriblement souffrir ; il avait la bouche pâteuse. Il s'assit en tailleur sur le lit et remarqua la petite caméra et son bouton rouge clignotant qui devait le fixer depuis qu'il était enfermé dans cette cellule. Il regarda la caméra comme s'il regardait un être humain ; ou plutôt, il regarda l'objet métallique en songeant au policier qui devait l'observer de temps à autre sur son écran de contrôle. Jean eut presque envie d'esquisser un geste pour indiquer à son surveillant de ne pas s'inquiéter ; que tout allait pour le mieux ; qu'il allait attendre sagement qu'on le laissât sortir ; qu'il acceptait docilement la punition, comme il accepterait le retrait de permis et la forte amende qui s'ensuivraient.

*

Le lendemain de son arrivée en Allemagne, Jean était dans un camping au pied de la mer du Nord. Le temps était maussade ; il était fatigué. Avec une journée de retard, il ressentait le contrecoup de sa nuit blanche passée dans le train ; mais surtout, l'atmosphère qui régnait était bien différente de celle de la veille. Loin de la camaraderie simple d'une partie de football, Jean se retrouva propulsé au milieu des camarades de lycée de Wolfgang ; des garçons et des filles qui ne se contenteraient certainement pas d'une partie de pêche, et encore moins de rentrer les vaches à l'approche du

soir. Devant lui, une jeune fille chuchotait à l'oreille de son amoureux ; trois autres, plutôt jolies, se faisaient tourner autour par cinq garçons. Malgré deux ou trois petites flirts sans lendemain, Jean n'avait pas encore connu de véritable aventure amoureuse ; il préférait encore jouer au football et discuter avec les copains ; sans compter qu'il était également très timide. Bref, il avait finalement peu l'habitude des jeux de l'amour. C'était pour lui un monde encore inconnu, attirant certes, mais ô combien déroutant. Enfin... la cohabitation ne serait pas bien longue, puisqu'elle ne durerait que le temps d'une soirée et d'une nuit. En effet, tout ce petit monde se disperserait dès demain, en fin de matinée. En attendant, ils avaient à disposition une caravane et plusieurs tentes deux ou trois places. Alors que Jean était resté un peu en retrait, deux jeunes hilares vinrent dans sa direction et lui proposèrent une bière. Il hésita avant d'accepter ; il n'avait encore jamais bu d'alcool ; enfin... rien depuis ce fameux mariage en Angleterre. Mais il se sentait un peu perdu, un peu exclu même, tant il était mal à l'aise au milieu de tout ceci ; gêné, il devait souvent détourner le regard pour ne pas voir un couple s'embrasser sur la bouche, ou deux jeunes allemands vider d'un trait un grand verre de bière à grand renfort d'encouragements et de tapes dans le dos. Alors, il accepta la bière qu'on lui tendait, car il avait également peur de passer pour un attardé. Jean grimaça en buvant la première gorgée ; sur l'instant, il ne comprit pas comment on pouvait apprécier un tel breuvage ; et puis au bout de plusieurs gorgées, il commença à ressentir les effets de l'alcool : alors qu'il avait froid depuis son arrivée, la chaleur l'enveloppa en même temps qu'une

étrange sensation de bien-être. Jusqu'à présent, il n'avait pas été très loquace ; il avait seulement échangé quelques mots en français avec son correspondant. Avec son verre à la main, il se risqua à dire quelques mots en allemand. Grâce à cette initiative, Jean attira enfin l'attention des jeunes gens. Avec une joie non dissimulée, il répondit aux questions qu'on lui posait avec l'aide de Wolfgang, soit en allemand, soit en français et parfois même avec un savant mélange des deux. Il était soulagé ; il se sentit enfin, lui l'étranger, accepté par la joyeuse bande. Au moment du repas, il but un verre de vin ; il trouva le goût encore plus détestable que la bière ; mais l'euphorie qui en résultat compensait largement ce désagrément. Un peu plus tard, au moment où le crépuscule s'annonçait, il fut initié à une merveilleuse boisson, une liqueur à la cerise très sucrée. Tandis que cette dernière affichait 18 % d'alcool, la douceur de la liqueur lui fit ignorer combien elle était forte. Au bout du troisième verre, sa vue se brouilla ; il devint maladroit ; il balbutiait et ne parvenait plus à formuler la moindre phrase, en allemand comme en français. Jean sortit de la caravane en titubant et s'allongea au pied d'une tente d'où provenaient des rires étouffés ; il préféra s'éloigner et s'écroula sur le sable. Là, Jean s'assoupit avant d'être réveillé par le froid, un sérieux mal de tête ainsi que de désagréables nausées. Il s'assit en tailleur pour tenter de retrouver ses esprits en écoutant le bruit de l'océan.

Le parallèle entre cette nuit sur la plage et sa nuit en cellule de dégrisement n'échappa pas à Jean. Il se retrouvait dans une situation similaire, avec le même vague à l'âme, le bruit de la mer en

moins, mais la culpabilité et les ennuis en plus.

Le lendemain matin, Jean s'était réveillé dans la caravane. Il se souvenait confusément avoir été aidé par Wolfgang afin qu'il pût trouver un endroit plus approprié pour dormir. Le petit déjeuner qu'il avala avec peu d'entrain lui resta sur l'estomac, et quand les jeunes firent une partie de football dans le sable, il préféra rester seul et partit marcher le long de la mer. Et puis les tentes avaient été démontées et les parents d'un des lycéens avaient repris possession de leur caravane ; l'éphémère communauté se dit au revoir et quitta alors le terrain de camping par petits groupes sous un ciel chargé de nuages gris. Jean suivit du regard une des filles présentes à la soirée avec la certitude que jamais il ne la reverrait, ce qui le rendit extrêmement triste. Lui avait-il seulement adressé la parole ? Et de son côté, s'était-elle un seul instant intéressée à lui ? Quelle image la jeune fille garderait-elle de Jean si elle l'avait vu peu à peu sombrer dans l'alcool ? Tant de questions qui resteraient à jamais sans réponse... Maudite soit cette liberté dont il avait tant rêvée ! On se croyait libre, mais on se trouvait aussitôt de nouvelles chaînes auxquelles s'emprisonner. Jean regarda la cellule dans laquelle il reprenait peu à peu ses esprits. « C'est la même histoire qui recommence finalement... ou qui continue... Qu'est-ce que j'en sais ! » Jean n'était pas vraiment en état de philosopher.

Du reste de son séjour en Allemagne, Jean ne gardait que deux autres souvenirs : la fête du village où, dans une atmosphère

joyeuse et dansante, il avait bu plusieurs bières dans des chopes énormes. Lui qui était d'ordinaire si peu bavard, il avait discuté et plaisanté avec la mère de Wolfgang qui lui fit gentiment remarquer qu'il était dommage qu'il dût être un peu ivre pour parler avec elle dans la langue de Goethe. Deux jours avant son départ, avait également été organisée une fête en son honneur, dans une maison du petit village distant d'environ deux kilomètres de la ferme. Pour l'occasion, Wolfgang et Jean décidèrent de s'y rendre en vélo... et d'emmener une cagette remplie de bouteilles de bières avec eux ! Ils durent se livrer à un exercice d'équilibriste, chacun tenant une anse de la cagette : Wolfgang avec sa main droite, et Jean avec sa main gauche. Qu'ils pussent parvenir sans encombre au lieu de la fête tint du miracle, même si à plusieurs reprises, il s'en fallut de peu que la cagette leur échappât des mains : une fois parce que Jean fit un léger écart à droite ; une autre fois parce que Wolfgang roula plus vite que son camarade. Pourtant, ce fut le retour qui s'avéra chaotique, car Jean avait tant et si bien abusé de la fameuse liqueur de cerise qu'il se retrouva à plusieurs reprises dans le fossé. Et Wolfgang de se tordre de rire quand Jean, à grand renfort de jurons et de gestes désordonnés, tentait de remettre son vélo sur la route sous un ciel heureusement éclairé par une magnifique pleine lune. Le lendemain, alors qu'il faisait un soleil radieux, Jean garda la chambre presque toute la journée, malade en raison des excès de la veille. Quelle ne fut pas la déception de Wolfgang et de ses amis qui étaient pourtant venus pour une ultime partie de football ; déception de courte durée se lamenta Jean en entendant les cris joyeux qui ponctuaient

certainement un but ou une belle action. Cloîtré dans sa chambre, Jean ne put s'empêcher de verser quelques larmes d'amertume.

Avant de quitter la chambre pour la dernière fois, Jean regarda tristement le terrain de foot entouré de sa fosse à purin. Au loin, les fameux silos pointaient toujours vers le ciel. Il n'avait pas envie de rentrer chez lui ; il aurait tant voulu rester, ou alors remonter le temps afin de vraiment profiter des lieux. Ses escapades enivrées l'avaient rendu profondément mélancolique, en même temps qu'elles lui donnèrent l'impression qu'il n'avait pas réussi à saisir tous ces petits bonheurs qui s'étaient offerts à lui. Pour son malheur, il avait préféré jouir, à la moindre occasion, de l'ivresse du moment. Pourtant, en restait-il vraiment quelque chose qui vaille la peine que l'on s'en souvienne ? À condition qu'il s'en souvienne, car après avoir bu, il avait surtout l'impression de sortir d'un épais brouillard... Au fond de sa valise, Jean avait rangé une bouteille de liqueur vide, sur laquelle Wolfgang et ses amis avaient collé des étiquettes avec un petit mot à son attention. Visiblement, ses hôtes avaient apprécié sa compagnie. Lui, de son côté, avait surtout l'impression d'avoir dû composer avec une compagne encombrante qui ne l'avait guère laissé en paix durant son séjour. Peu avant d'arriver à la gare de Brême, alors qu'il somnolait à l'arrière de la voiture, il passa de nouveau devant les quatre animaux de la grand-place sans les voir ; ces derniers hochèrent tristement la tête, sans rien dire. Il était à peine monté dans le train de nuit qu'il se recroquevilla sur la couchette qui lui était destinée, sans se

préoccuper des autres voyageurs. Il s'endormit immédiatement pour se réveiller seulement au terminus.

Après son séjour, Wolfgang lui écrivit à plusieurs reprises, assez longuement. Jean ne lui répondit qu'une seule fois, brièvement. Dans sa dernière lettre, Wolfgang le suppliait même de lui répondre. Jean en fut bien incapable, tant il avait été bouleversé par ce voyage qui lui avait fait entrevoir combien la vie pouvait être simple et néanmoins formidable. Hélas, à son retour en France, Jean s'était complètement replié sur lui-même. Par une étrange coïncidence, quelques semaines avant la nuit de son accident, Jean avait, dans d'un intense moment de nostalgie, cherché à savoir ce qu'était devenu son ancien correspondant. Non sans difficultés, il avait retrouvé sa trace et lui avait fait parvenir un courrier indiquant qu'il aimerait bien renouer des liens avec lui. Wolfgang, qui occupait alors un gros poste dans une entreprise traitant des biotechnologies, lui avait poliment répondu, sans montrer la moindre surprise ni le moindre enthousiasme, comme si cet épisode de sa vie n'avait jamais existé. Malgré une nouvelle relance de la part de Jean, Wolfgang n'avait plus jamais donné de ses nouvelles. Qu'il semblait loin le temps de l'insouciance, ce temps dont il n'avait su aucunement profiter. Et au diable cette vie professionnelle qui nous transformait en machine et qui... Peut-être les théories de Marx et Engels n'étaient pas si éloignées que cela de la réalité finalement... Jean, alors qu'il avait pris cette initiative afin de retrouver un peu le sourire, n'en avait retiré que d'amers regrets.

Deux ans après son séjour en Allemagne, Jean décrochait péniblement le baccalauréat à l'oral. Pour l'examen, son niveau en allemand n'ayant guère évolué, il avait même pris l'initiative de choisir l'anglais en première langue et de passer l'allemand en « option deuxième langue ». Lors d'une épreuve orale où il s'exprima avec beaucoup de difficultés, il tomba sur un examinateur bienveillant qui lui attribua la note de onze sur vingt, « pour avoir fait l'effort de prendre une deuxième langue en option ». Maigre consolation.

IX

Depuis sa cellule, Jean se demanda si le petit matin n'était pas arrivé. En effet, même si les bruits du commissariat lui parvenaient de manière étouffée et lointaine, il lui sembla qu'ils étaient maintenant plus nombreux. De plus, les effets de l'alcool s'étaient entièrement dissipés ; seul son mal de tête persistait. Jean, qui était assis en tailleur sur le petit lit depuis un long moment, déplia ses jambes avec difficulté et fut saisi de crampes. Que son corps lui paraissait fatigué... Il devait reconnaître qu'en raison de son travail toujours plus prenant, il avait peu à peu abandonné toute activité physique et notamment son footing du dimanche matin ; depuis presque deux ans, c'était même Marie qui tondait la pelouse. Jean respira profondément et attendit que la douleur s'estompât ; alors, il se leva péniblement et entreprit de faire quelques pas dans le minuscule espace. Jean avait les jambes raides et les bras ankylosés ; il se gratta le menton et perçut la rugosité d'une barbe naissante ; il sentit également qu'il avait les traits tirés. Il aurait été curieux de pouvoir se regarder dans une glace, mais à part le lit, la cellule ne disposait d'aucun autre mobilier.

À plusieurs reprises au cours de la nuit, Jean s'était repassé le

film de l'accident, au ralenti, pour tenter de mieux comprendre. Dans un premier temps, il avait essayé de se persuader qu'il ne roulait pas trop vite au moment des faits. Pourtant, il dut se rendre à l'évidence en se souvenant que la voiture s'était déportée sur la gauche en entrant dans la large courbe. En raison de la pluie, un pneu avait certainement perdu de l'adhérence en roulant sur la ligne continue ; et effectivement, il devait avoir dépassé la vitesse autorisée pour que son véhicule déviât ainsi de sa trajectoire. Mais comment en était-il arrivé à commettre une telle imprudence ? Jean réfléchit quelques instants. Malgré ses efforts, il était incapable de se rappeler ce qu'il avait consommé chez Michel. Tout ce dont il se souvenait, c'était que ce qu'il avait bu l'avait écœuré au lieu de lui apporter le réconfort habituel. Pourquoi ? Était-ce la Providence qui avait tenté de le mettre en garde ? Et si c'était cette dernière qui avait fait déraiper sa voiture ? Pourquoi pas après tout ? Et dans quel but ? Pour le punir ? Pour le mettre à l'épreuve ? Pour lui faire prendre conscience qu'il était en train de se fourvoyer ? Jean s'étonna, après une si mauvaise nuit passée dans cette sinistre cellule de dégrisement, d'avoir en tête de telles interrogations métaphysiques. Pour Jean, qui s'était toujours voilé la face devant sa consommation d'alcool, faisant fi des états d'âmes qui constamment venaient perturber son quotidien, cet accident et cette arrestation avaient été nécessaires pour qu'il commençât à se poser les bonnes questions... enfin, les bonnes questions... C'était à voir... Jean sentit un grand vide en lui. Un profond trouble s'empara de tout son être et il fut projeté loin en arrière, au fond du lit de son adolescence, au milieu de la nuit, alors

qu'il ne trouvait pas le sommeil et que la noirceur des ténèbres se transformait peu à peu en un gouffre immense qui semblait vouloir l'engloutir. En ces terribles instants, il avait l'impression de connaître avant l'heure les sensations que procurait l'approche de la mort. Que de nuits angoissantes il avait pu ainsi vivre dans sa jeunesse. Et voilà que ces terrifiants souvenirs venaient de nouveau le hanter. Pour se calmer, Jean voulu se concentrer sur sa respiration, mais de nouvelles pensées l'assaillirent et ne lui laissèrent aucun répit : honte, culpabilité, déshonneur, confusion... Jean, en proie au vertige, s'arrêta de marcher et pris appui contre le mur de la cellule avant de revenir s'asseoir sur le lit. Il fut alors parcouru de tremblements et fondit en larmes, submergé par la peur et les remords ; Jean venait de brutalement réaliser que jamais il ne s'était inquiété des conséquences de son comportement : accident de voiture, cancer du pancréas ou cancer du foie, crise cardiaque... la liste pouvait être encore bien longue... Il venait de commencer par l'accident de voiture. Et maintenant, que lui réservait l'avenir ? Le cancer du foie ou celui du pancréas ? À aucun moment non plus, il ne s'était soucié de sa fille et de Marie. Et pour cette dernière, comment avait-elle vécu tout ceci ? D'un autre côté, Jean se souvint qu'ils s'étaient rencontrés sur les bancs de la faculté, là où peut-être il avait connu les pires mésaventures, avant celle de la nuit dernière, avec l'alcool.

Jean avait énormément souffert de la solitude lors de sa première année à l'Université ; il se sentait perdu au milieu des matières qui lui étaient enseignées ; au milieu des autres étudiants également. Alors, un peu comme au cours de son séjour en Allemagne, il compta sur l'alcool pour surmonter ses difficultés. Malheureusement, comme il était incapable de modérer sa consommation, les rares liens qu'il tissait en début de soirée finissaient par se déliter dès le petit jour qui suivait une chaotique nuit d'ivresse. Mais son pire souvenir fut ce jour où, alors qu'il s'était rendu chez un camarade ayant une mauvaise influence sur lui, Jean avait démarré sa journée en buvant de la liqueur de menthe dès dix heures du matin. À onze heures, il était déjà salement éméché, et il lui fut bien difficile de rejoindre la cafétéria de la faculté vers midi. Ce jour-là, elle était surpeuplée et il y faisait très chaud. En proie à des nausées, Jean s'assit en tanguant sur un haut tabouret avant de s'agripper à une petite table ronde. Il se sentait de plus en plus mal ; sa tête lui tournait. Sans avoir le temps de réagir, il vomit sur la table autour de laquelle deux étudiants mangeaient leur sandwich. Jean s'écroula dans son vomi, les yeux fermés, plus par honte qu'en raison du léger malaise qu'il éprouva au même moment. Pendant de longues secondes, il fut incapable de bouger, comme s'il était paralysé ; en revanche, il put entendre distinctement les exclamations dégoûtées des étudiants qui avaient assisté à la scène. Dans un état second, Jean se laissa alors transporter en direction des toilettes où il vomit une seconde fois, la tête penchée au-dessus de la cuvette des sanitaires. Il ne reparut à la faculté qu'une semaine plus tard, en

espérant que les témoins du désastre l'auraient oublié. En fin d'après-midi, aucun étudiant n'était venu le voir et Jean en fut soulagé ; pourtant, au fond de lui, il ne put s'empêcher de ressentir une profonde tristesse que personne ne lui demandât de ses nouvelles. Peu avant de quitter la faculté, il dut de surcroît subir le sourire goguenard du camarade qui l'avait conduit dans ce misérable traquenard. Jean avait les amitiés qu'il méritait : des compagnons de beuverie sans cœur et sans avenir.

Fils unique, comme le rappelait souvent sa mère de façon dramatique en levant les yeux au ciel, Jean avait eu une enfance solitaire ; et par manque d'habitude sans doute, il se sentait mal à l'aise au milieu d'un groupe de plusieurs personnes, se croyant systématiquement mis à l'écart dès lors qu'on ne lui prêtait pas un minimum d'attention. C'était dans ces moments-là qu'il essayait par tous les moyens d'attirer les regards. Enfin, par tous les moyens... Il utilisait finalement toujours la même technique : il buvait pour se donner le courage d'aller vers les autres, en se créant notamment ce qu'il croyait être une personnalité plus conviviale. Voilà comment il s'était retrouvé à ne plus côtoyer que des fêtards peu enclins à s'intéresser à leurs études. Un soir, alors que ses parents étaient partis une semaine en voyage à l'étranger, il avait organisé une soirée chez lui, soirée qui avait failli tourner à la catastrophe. Il était facile d'imaginer une dizaine de jeunes gens avinés au milieu des verres en cristal, du service en porcelaine de l'arrière-grand-mère et de fragiles souvenirs de voyages. Une journée entière avait été nécessaire à Jean

pour nettoyer de fond en comble la maison de ses parents, et trois jours avant que disparaisse l'odeur fétide de l'alcool et de la cigarette mélangées.

Alors qu'il aurait été plus judicieux que sa vie fût rythmée par les études et les partiels, Jean avait un emploi du temps erratique qui l'emmenait de soirées étudiantes en sorties en boîte de nuit, avant de le ramener chez lui au petit matin, souvent dans un état lamentable. D'ailleurs, incapable de se lever deux ou trois heures après s'être écroulé sur son lit, il était rare qu'il pût assister aux cours ayant lieu en matinée ; et en fin d'après-midi, il passait souvent plus d'une demi-heure, dans un état comateux, devant la photocopieuse de la bibliothèque universitaire pour rattraper les cours. Inévitablement, les quelques soirs où il ne s'embarquait pas dans une virée hasardeuse, Jean s'endormait sur la montagne de feuilles volantes qui s'entassaient sur son bureau sans qu'il eût le temps d'y jeter le moindre coup d'œil.

Pourtant, afin de lui permettre d'étudier dans les meilleures conditions, les parents de Jean lui avaient loué un petit logement au cœur de la ville universitaire, située à une trentaine de kilomètres de leur domicile. C'était à cette occasion que Jean était passé de l'austère rigueur de la vie familiale à une existence oisive et désordonnée. Ainsi, son studio recevait plus de jeunes gens éméchés que d'étudiants avec lesquels il aurait pu réviser ses matières ou réaliser un travail de groupe. Pour autant, quand la fin d'année se

précisa et qu'il devint évident que jamais il ne parviendrait à passer en deuxième année, Jean ne put s'empêcher d'en être terriblement meurtri. Plus qu'un vague sursaut d'orgueil, c'était surtout un terrible sentiment d'impuissance qui l'étreignait ; et peu après l'annonce des examens qui confirmèrent son redoublement, Jean se retrouva dans un état si lamentable lors de la soirée de clôture de l'année étudiante, que deux de ces camarades durent le ramener chez lui afin de le coucher dans son lit, à la limite du coma éthylique. Trois jours plus tard, complètement hagard, il rendit les clefs de son appartement et rentra chez ses parents où il fut reçu dans un silence chargé de lourds reproches. En croisant leur regard, Jean comprit qu'un immense fossé s'était creusé entre ses parents et lui, que de l'unique lien qui l'unissait encore à eux, à savoir la réussite de ses études, ne restait plus qu'une immense et amère déception. En désespoir de cause, peut-être également en guise de punition, Jean passa ses vacances d'été sous la surveillance de sa mère, cloîtré dans une petite pièce du chalet de vacances que son père avait loué à la montagne. Là, assis devant les photocopies de ses cours de faculté, alors qu'il était censé réviser en vue de la session de rattrapage du mois de septembre, Jean tenta de se changer les idées en faisant vagabonder son esprit, le regard perdu dans le lointain. Face aux majestueuses montagnes qui se dressaient devant lui, il ne trouva malheureusement aucune voie à gravir pour rejoindre les sommets ; il ne vit que de froides et infranchissables parois qui lui renvoyaient le triste écho des musiques mélancoliques qu'il écoutait pour tuer le temps. Bien entendu, il n'y eut pas de miracle en septembre et c'est sans surprise

que Jean redoubla sa première année de faculté. Malheureusement pour lui, parce qu'il lui était toujours impossible de s'imaginer le moindre horizon une fois ses études terminées, Jean s'abîma de nouveau dans les fêtes et les beuveries.

Peu après la rentrée, Jean avait été invité chez un ancien camarade de terminale où il retrouva des connaissances qu'il avait perdues de vue depuis plus d'un an. Il fut très triste de revoir une jeune fille dont il avait été secrètement amoureux dans les bras d'un garçon qu'il ne connaissait pas. Plus cruel encore, le couple semblait heureux et vivait bien des études qui, selon eux, allaient certainement les mener vers des postes de cadres dans la banque ou la fonction publique. Ils envisageaient même de se fiancer prochainement. Jean en eut le vertige. Pourquoi de son côté n'avait-il aucune vision de l'avenir ? Et pourquoi se sentait-il aussi désespérément seul ? De nouveau, il but plus que de raison, et vers minuit, il embarqua trois autres jeunes gens dans sa voiture pour aller chercher une fille à l'autre bout de la ville. Par quelle folie s'était-il mis en tête de faire le taxi alors qu'il n'était absolument pas en état de conduire ? Pour avoir l'impression d'être utile, lui le solitaire qui ne réussissait rien, lui qui ratait tout ce qu'il entreprenait ? Alors qu'il ruminait ces noires pensées sur le chemin du retour et qu'une grosse averse s'abattait sur le bitume, Jean arriva à hauteur d'un grand carrefour à une vitesse excessive. Le feu vira à l'orange, et au lieu de passer au rouge, ce qui aurait été un moindre mal eu égard aux circonstances, Jean paniqua et freina brusquement. Immédiatement, la voiture fit

plusieurs têtes à queue qui l'envoyèrent de l'autre côté du boulevard où elle heurta violemment le trottoir. Dans l'habitacle, un silence de mort avait succédé aux rires et aux cris. Par chance, le boulevard était complètement désert à cette heure tardive, et en descendant sous la pluie constater les dégâts, Jean ne distingua qu'une grosse entaille au niveau de la jante, côté pneu arrière droit. De retour sur les lieux de la fête, si ses passagers oublièrent rapidement l'incident, ce fut loin d'être le cas de Jean. Ce dernier resta prostré deux longues heures sur un fauteuil, hagard, en se demandant si cet accident avait vraiment eu lieu. Réalité ? Illusion ? Il avait l'impression que sa tête allait exploser ; Jean dut se cramponner au fauteuil pour éviter que celui-ci ne tournât et dansât au milieu du salon. Quand il rentra en fin de semaine chez ses parents, Jean expliqua la présence de l'entaille sur la jante en disant qu'il avait simplement heurté un trottoir en jugeant mal un virage à angle droit. Quelques jours plus tard, après avoir emmené la voiture dans un garage, ses parents l'informèrent que la direction de la voiture était faussée. Et ce fut tout. Lui comme ses parents faisaient semblant de ne rien voir. Personne pour oser prendre la situation à la hauteur de ce qu'il s'était passé. Jean et ses passagers étaient des miraculés : la voiture allait à plus de 90 km/h au moment où il en avait perdu le contrôle.

X

Jean fut tiré de ses pensées par un bruit de pas qui semblaient se rapprocher ; sans doute le commissariat démarrait-il son activité diurne et peut-être même allait-on venir s'occuper de lui. Quant à Marie, avait-elle été prévenue comme il l'avait demandé ? Comment avait-elle réagi, et quelle serait son attitude si elle venait le chercher ce matin ? Jean s'inquiéta et se demanda s'il ne préférerait pas plutôt rentrer chez lui à pied, comme pour retarder l'échéance, car il avait toujours honte de ce qui venait de lui arriver. Néanmoins, il savait qu'il était peu probable que Marie lui en fît rigueur... Jean s'arrêta un instant dans ses réflexions. Mais qu'en savait-il ? Lorsqu'ils s'étaient rencontrés, et Jean se rendit compte de la coïncidence, ce qui le troubla, c'était justement peu après son premier aquaplaning sur un boulevard. Il s'était alors éloigné de ses compagnons de soirée ; mais c'était surtout parce que ses parents s'impatientaient devant sa désinvolture et ses résultats médiocres qu'il avait fait preuve de plus d'assiduité pendant les cours. Marie l'avait alors abordé, s'étonnant de ne pas l'avoir remarqué plus tôt. De son côté, Jean s'était perdu en conjecture, mais petit à petit, les jeunes gens s'assirent régulièrement l'un à côté de l'autre, s'échangèrent des cours et puis... Et puis Jean avait pris son courage à deux mains pour

inviter Marie à boire un verre dans un bar avant de se rendre ensemble à une soirée étudiante. Là, après deux bières, il avait vaincu sa timidité et s'était montré drôle et enjoué. Bien entendu, il avait un peu menti, ou plutôt légèrement enjolivé certains de ses exploits passés. Mais surtout, il s'était bien gardé de parler de ses problèmes avec l'alcool. Au cours de la soirée, Jean avait attendu avec appréhension la séquence des slows. Alors, le cœur battant, il l'avait invitée à danser et...

Un cliquetis de clefs le sortit de sa rêverie ; la porte s'ouvrit sur un policier qui lui fit signe de le suivre. « Bonjour Monsieur ; il est sept heures trente du matin et vous allez pouvoir rentrer chez vous. Bien entendu, votre permis a été suspendu provisoirement en attendant que vous passiez en jugement. Votre épouse a été prévenue et sera là d'ici une demi-heure.

Après qu'on lui eut restitué ses effets personnels, Jean fut conduit dans la salle d'attente du commissariat, encore déserte. En s'asseyant difficilement sur une chaise en bois peu confortable, la douleur dans le pied se rappela à son bon souvenir ; son dos et son cou lui semblèrent n'être qu'une douleur sourde qui ne demandait qu'à hurler ; sans compter qu'il se sentait sale et ne supportait plus l'odeur fétide en provenance de sa bouche. Mon Dieu, quel visage allait-il présenter à sa femme ? Pour tenter de se détendre, Jean essaya de s'imaginer prendre une douche très chaude puis dormir, dormir très longtemps avant de se réveiller avec la sensation qu'il

émergeait d'un long cauchemar ; qu'il était un homme neuf et parfaitement heureux, maintenant que tous ses soucis s'étaient miraculeusement envolés. Hélas, les miracles n'existaient pas ailleurs que dans la Bible, et pour un incroyant comme lui, il devait bien se résoudre à admettre qu'il n'avait fait qu'ajouter, après son accident de cette nuit, une nouvelle couche d'emmerdements à tout le bordel qui au quotidien lui agitait le bocal... Jean eu un rire nerveux et s'étonna de ce soudain accès de vulgarité... mais il se sentait tellement fatigué. Même la pièce dans laquelle il se trouvait était fatiguée : au sol, une vieille moquette usée, tandis que les murs étaient recouverts d'une peinture grise délavée. Et que dire de la « décoration » qui, cruelle ironie, consistait en diverses affiches plus ou moins déchirées de prévention routière consacrées à la vitesse ou à l'alcool au volant. Jean fut alors parcouru d'un long frisson ; il avait froid et s'agita nerveusement sur son siège. Il aurait payé cher pour se lever et s'éclipser sans faire de bruit. Mais il savait que cela était impossible ; près de la porte, il apercevait un policier qui regardait de temps à autre dans sa direction. Plus le moment approchait et plus il redoutait l'instant où Marie allait apparaître. D'ailleurs, il n'avait pas vraiment réfléchi à ce qu'il allait bien pouvoir lui dire. Certainement qu'il n'arriverait que péniblement à articuler un malheureux « Je suis désolé », alors qu'il aurait voulu tout lui raconter, comment il en était arrivé là, depuis le mariage de son enfance jusqu'à...

Dans l'embrasure de la porte, le policier s'effaça après avoir

adressé quelques mots à l'intention d'une silhouette qui se tenait en retrait. Marie hésita un instant avant de pénétrer dans la salle d'attente. Toute la nuit, elle s'était demandée quel serait son état d'esprit au moment d'aborder son mari, mais quand elle vit son visage las et les cernes qui creusaient ses yeux, elle n'eut qu'une seule envie : courir vers lui et le serrer dans ses bras. Elle avait eu tellement peur ; peur qu'il se soit blessé dans l'accident ; peur qu'il se soit révolté contre les policiers ; peur qu'il ait été malmené par ces derniers. Pourtant, l'agent de police qui l'avait appelé au milieu de la nuit avait été très courtois avec elle et l'avait rassurée quant à la santé de son mari : « Ne vous inquiétez pas Madame, votre mari va bien. Le choc a certes été violent, mais il ne souffre d'aucune fracture, seulement de quelques contusions. Peut-être ressentira-t-il des courbatures dans les prochains jours, mais rien de plus. Il a eu beaucoup de chance de ne pas heurter de plein fouet le platane, et surtout de ne pas faucher un piéton ou un cycliste quand la voiture a fini sa course sur l'esplanade devant la piscine. Heureusement, il était tard et il n'y avait visiblement personne à proximité puisque c'est une de nos patrouilles qui l'a pris en charge. Vous pourrez venir chercher votre mari demain matin vers huit heures ; en attendant, il va rester en cellule de dégrisement le temps que les effets de l'alcool se dissipent. Au revoir, Madame. »

Jean sentit son parfum avant que la main de Marie ne vînt prendre la sienne. Il ferma les yeux et se laissa envahir par cette sensation inattendue. Ses tremblements cessèrent immédiatement ;

Jean soupira et sentit son corps se détendre. Il resta ainsi quelques instants avant de se lever prudemment. À la pression qu'exerça la main de Marie, Jean comprit que son épouse l'invitait à venir avec elle. Sans oser lever les yeux vers sa femme, Jean la suivit en silence. En sortant du commissariat, il fut ébloui par la luminosité qui contrastait avec la blafarde lumière artificielle qu'il avait côtoyée toute la nuit. Jean, qui regardait toujours droit devant lui, demanda :

« Comment va Lisa ?

— Elle va bien, Jean, ne t'inquiète pas. Quand la Police a appelé vers deux heures du matin, le téléphone l'a réveillé. Nous avons vécu dans l'angoisse pendant un court instant, lorsque je me suis aperçu, en me levant précipitamment pour répondre au téléphone, que tu n'étais pas rentré. Une fois le téléphone raccroché, nous nous sommes installées sur notre lit pour nous remettre de nos émotions ; nous avons bavardé un peu plus d'une heure toutes les deux, avant que Lisa ne s'endorme à mes côtés. Elle était fatiguée ce matin, mais avant de partir au collège, elle m'a donné pour mission de te dire « Papa, je t'aime très fort. ». Jean sentit les larmes lui monter aux yeux. Pour la première fois, il se tourna vers son épouse : « Ah ! Elle aime son père, ce pauvre type alcoolique qui se plante comme une merde en bagnole et qui... ». Marie posa une main sur la bouche de son mari avant de l'enlacer. Ils restèrent ainsi quelques instants, le temps que Jean retrouvât son calme. « Excuse-moi, Marie, je suis si fatigué ; je raconte n'importe quoi... » Alors qu'ils étaient toujours serrés l'un contre l'autre, Jean, par-dessus l'épaule

de son épouse, aperçut leur deuxième voiture un peu plus loin dans la rue ; une petite citadine blanche légèrement cabossée, et se rappela tout à coup qu'il ne pouvait plus conduire, que son permis lui avait été provisoirement retiré dans l'attente de son jugement. Inutile, il était devenu totalement inutile ; il n'était plus bon à rien. Il sentit comme un début de révolte s'emparer de lui et se mit à trembler de tout son corps. « Marie, je ne me sens pas très bien. Avant de rentrer chez nous, j'aurais besoin de respirer un peu l'air extérieur, je crois. Pouvons-nous nous asseoir quelques instants dans le petit parc qui est à deux pas d'ici ? »

Cela faisait maintenant plusieurs minutes qu'ils étaient assis sur leur banc, sans rien se dire ; mais ils n'étaient pas un de ces vieux couples qui ne se parlaient plus parce qu'ils étaient persuadés qu'ils savaient tout l'un de l'autre après de longues années de vie commune. Marie tenait toujours la main de Jean. Voyant son époux incapable de prendre la parole et certainement toujours en proie avec de noires pensées, Marie choisit de rompre le silence :

« Tu sais Jean, je me suis parfois demandée ce qu'il adviendrait si un jour tu devais trébucher. J'avais particulièrement peur de ma réaction ; c'est idiot, n'est-ce pas ? Et égoïste également, car alors que c'est l'autre qui souffre, on ne peut pas s'empêcher de quand même penser à soi. Pour ma défense, je dois dire que j'ai souvent entendu certaines de mes collègues parler de leur mari comme d'un bibelot, un beau bibelot dont elles sont fières. Mais un

bibelot, c'est fragile. Alors un beau jour, crac, le bibelot se casse sans prévenir : le pauvre bibelot a perdu toutes ses belles couleurs et le voilà qui gît par terre, en plusieurs morceaux. Oui, le bibelot, enfin le mari, est tombé brutalement malade. Du jour au lendemain, il doit garder la chambre et ne peut plus aller au restaurant. Mais la femme du bibelot n'en a cure ; elle veut aller au restaurant ! Alors la femme du bibelot n'a plus qu'une chose en tête : lui trouver un remplaçant. Je dis bien un remplaçant, et non une remplaçante, car ce n'est pas un resto entre copines dont rêve la femme du bibelot. Non, ce dont elle rêve, c'est de mettre sa plus belle robe afin de sentir un bel homme la dévorer des yeux quand il s'installera en face d'elle en lui adressant son plus beau sourire. Je te laisse imaginer l'état d'esprit de la femme du bibelot si ce dernier se retrouvait à avoir un problème avec l'alcool. Dans de telles circonstances, la femme du bibelot se sent tellement blessée dans son amour-propre qu'elle demande immédiatement le divorce en répétant à la terre entière combien sa vie aura été un enfer pendant toutes ces années passées avec un époux alcoolique.

Jean écoutait sans vraiment savoir s'il devait dire quelque chose. Et puis... quoi répondre ? Il hésita et se souvint tout à coup du début de la matinée de la veille ; aussi, il profita d'une pause de Marie dans sa narration pour articuler péniblement : « Excuse-moi pour cette histoire de poubelles hier matin. Je ne sais pas ce qu'il m'a pris. Peut-être avais-je pressenti que cette journée ne serait pas une journée ordinaire. » Il s'arrêta là, ne sachant pas quoi ajouter. Il

trouva sa phrase d'une banalité affligeante. Marie, quant à elle, lui déclara à brûle-pourpoint :

« Et si, pour une fois, on parlait d'amour ? »

Jean regarda son épouse avec incrédulité. Après cette curieuse histoire de bibelot, il était maintenant complètement décontenancé par la dernière réplique de Marie. Mais que venait faire l'amour dans cette histoire ? D'ailleurs, était-ce vraiment le moment de parler d'amour ? Qu'est-ce que c'étaient que toutes ces conneries ? Et la voiture, sans doute à l'état d'épave, comment allaient-ils faire pour en acheter une autre, d'autant plus que l'assurance n'allait certainement pas leur rembourser quoi que ce soit ! Et mon travail ? Comment vais-je pouvoir m'en sortir ? Pour commencer, je vais devoir sans tarder les prévenir de mon absence ! Parler d'amour, c'est bien le moment ! Vraiment, mais quelle idée à la con ! Jean sentit la colère l'envahir avant que Marie ne vînt de nouveau poser sa main sur la sienne. Et là, Jean fut définitivement vaincu par la chaleur et la douceur de sa femme qui se propagèrent dans tout son être. Il aurait voulu lui dire, le plus simplement du monde, combien il l'aimait ; combien il se sentait faible et fragile en ce début de matinée ; et combien il avait été bouleversé de voir en ce petit matin à quel point elle l'aimait. Mais voilà, toutes ces belles paroles resteraient à l'état de pensées, sans qu'il arrivât à les exprimer ouvertement. Jean avait passé la quarantaine, avait une maison avec jardin (avec une seule salle de bain certes), un travail très bien

rémunéré avec d'importantes responsabilités ; pourtant, il était profondément malheureux malgré tout ce confort matériel. Mais c'était comme cela qu'il avait été éduqué par ses parents : travaille, travaille bien au cours de tes études et surtout, attache-toi à trouver un métier qui puisse t'élever socialement ; rien n'est plus important sinon tu ne seras pas considéré. Nous savons de quoi nous parlons, nous qui avons vu nos propres parents peiner pour un salaire de misère sous les ordres d'un tyran ! En y songeant en ce début de matinée, Jean ne se souvenait pas avoir entendu ses grands-parents se plaindre de quoi que ce soit, bien au contraire ! Il se souvenait surtout des récits de parties de chasse ou de pêche, et des virées nocturnes avec les copains dans les bals populaires. Une vie simple, sans la moindre ambition, et c'était peut-être pour cela que ses grands-parents avaient été heureux ; ils avaient évité les déceptions et autres désillusions ! Il se souvenait également de ces dimanches matin, lorsqu'il se rendait à la messe avec sa grand-mère pendant que ses parents faisaient la grasse matinée. Jean en avait gardé de bons souvenirs, et les sermons prononcés par le prêtre de la paroisse lui avaient laissé, sans qu'il se souvînt très bien de leur contenu, une forte impression. Et que dire de la sortie de la messe sur le parvis de l'église, au cours de laquelle les fidèles prenaient un peu de temps pour se saluer et se donner des nouvelles les uns les autres, dans une atmosphère bienveillante. Il pensa à Michel qui cheminait sur les voies de la spiritualité. D'ailleurs, Jean évitait soigneusement d'aborder ce sujet avec lui. Était-ce cela qui faisait défaut à Jean aujourd'hui ? Peut-être... encore faudrait-il qu'il arrivât à le formuler

à voix haute, car la Providence elle-même était-elle seulement capable de s'immiscer dans les pensées de l'être humain ? À moins qu'elle attende patiemment que l'on voulût bien la contacter...

Jean leva les yeux ; un court instant, il fut troublé par le soleil qui illuminait progressivement le parc ; une belle et douce journée automnale s'annonçait. Un peu plus loin dans une allée, un homme promenait son chien ; et d'ici une heure ou deux, les lieux seraient investis par les poussettes et les rires des enfants. Il songea alors à sa fille et se demanda depuis combien de temps il ne lui avait pas adressé le moindre sourire. Et la dernière fois qu'il l'avait embrassée tendrement, quand était-ce ? Et une parole bienveillante, un geste de réconfort ? Cela faisait certainement longtemps, bien longtemps. Jean soupira. Pourtant, il aimait sa fille comme au premier jour. Quand elle était revenue de la maternité avec sa maman, Jean avait été incapable de dormir et s'était rendu tous les quarts d'heure au pied du petit lit pour être certain d'entendre la respiration tranquille de l'enfant qui dormait. En même temps que ce tendre souvenir lui revenait à la mémoire, Jean sourit intérieurement. Il tourna alors lentement la tête vers son épouse et lui dit :

« Parler d'amour... encore faudrait-il que je sois capable de parler tout court ! Enfin... je vais essayer, mais ne t'attends pas à des révélations sensationnelles ! Cela sera même assez creux... Finalement, cela fait bien longtemps que je suis préoccupé par ma place au milieu des autres. À ce sujet, j'ai cru que j'arriverais à la

trouver par l'entremise de mon travail, notamment en raison de la réussite sociale qui lui était associé, surtout si je parvenais à faire carrière. Malheureusement, rien n'y changea, ce qui augmenta plus encore mon ressentiment. Pour m'exprimer, enfin, pour exister... je ne sais pas trop comment le dire... pour être moi-même d'une certaine façon, j'avais toujours besoin de boire un verre ou deux. Et encore, mes propos restaient souvent limités à d'insignifiantes banalités agrémentées d'une ou deux blagues, histoire de divertir l'assistance ! Parler pour ne rien dire en quelque sorte... Alors tu penses bien que parler d'amour... Jean fit une courte pause... En fait, je ne suis même pas certain d'avoir envie de parler. Cela me fatigue de parler. Il m'arrive même de penser que quand je parle un peu plus que d'habitude, c'est plutôt mauvais signe. Enfin, pas en ce moment ; là, c'est différent. Et puis, c'est à toi que je parle... enfin bref... Jean s'interrompit de nouveau suite à ses derniers propos qu'il jugea bien maladroits. Mais d'un autre côté, cela faisait combien de temps qu'il ne s'était pas confié ainsi à son épouse, lui faisant part de ses doutes, de ses interrogations, de ses peurs ? Cela ne lui était peut-être jamais arrivé d'ailleurs. Jean poursuivit : il est certain que dans notre société où le flot de paroles est continu, je dois passer pour un grand timide, voire un asocial ! Mais tant pis, je préfère rester muet, car je suis souvent affligé par les propos que je peux entendre à droite et à gauche : médisance, calomnie, politique de comptoir et que sais-je encore. C'est à peu près tout ce que j'entends ! Excuse-moi, Marie, je commence à dire n'importe quoi. Tu vois finalement, je ferais mieux de me taire ! Il est vraiment

préférable que je ne dise rien. D'un autre côté, j'ai forcément besoin de m'exprimer non ? Alors comment ? Certains font de la musique, d'autres bricolent dans leur garage pendant que d'autres encore s'occupent de leur jardin ou écrivent des bouquins. Que dois-je entreprendre pour enfin trouver la sérénité et la paix intérieure ? Après s'être exprimé si longuement, Jean soupira et se leva du banc ; d'une voix lasse, il laissa échapper dans un soupir : « Marie, rentrons à la maison maintenant. »

Jean s'installa à la place du passager, ce qui lui procura une impression étrange. D'habitude, c'était toujours lui qui conduisait, y compris les soirs où il avait un bu. Cette pensée le mit mal à l'aise quelques secondes ; mais le temps n'était plus aux remords, et encore moins aux regrets. Il ferma les yeux ; la lutte était terminée. Depuis combien d'années ne s'était-il pas laissé aller ? Tout à coup, il s'imagina loin d'ici, sur une petite plage balayée par un vent frais. Le soleil, légèrement voilé, laissait présager de la fin prochaine de l'été. Quelques promeneurs ; un bateau de pêche et surtout la main de Marie bien lovée dans la sienne.

Quand les immeubles bariolés apparurent dans son champ de vision, Marie tourna la tête en direction de son époux. Il dormait, un léger sourire au coin des lèvres. Cela faisait si longtemps qu'elle ne l'avait plus vu aussi paisible au petit matin : pas de radio-réveil pour le tirer brutalement du lit avec des nouvelles déprimantes ; pas de bruit de lave-vaisselle ; et encore moins le vacarme des poubelles.

Curieusement, alors qu'elle ramenait son mari du commissariat après que ce dernier eut un accident sous l'empire de l'alcool, elle ne lui en tenait absolument pas rigueur. Elle était surtout très émue de l'avoir entendu s'exprimer aussi sincèrement sur lui-même depuis... depuis toujours peut-être. Alors certes, ces propos s'étaient avérés un peu décousus, mais ce n'était pas le plus important. Par inadvertance, Marie alluma la radio qui immédiatement laissa éclater les nouvelles du jour : *Nuit calme au nord du Kahistan ; après les bombardements de la veille, la Coalition...* Marie ne se donna pas la peine d'écouter la suite et éteignit précipitamment la radio. Derrière elle, le soleil illuminait les immeubles et leurs fresques campagnardes. Elle regarda de nouveau son mari, toujours endormi. Rue des Tulipes, comme au Kahistan, tout était calme également ; mais pour combien de temps ?

Épilogue

Je me lève

Et je te bouscule

Tu ne te réveilles pas

Comme d'habitude

Sur toi je remonte le drap

J'ai peur que tu aies froid

Comme d'habitude

Ma main caresse tes cheveux

Presque malgré moi

Comme d'habitude

Mais toi tu me tournes le dos

Comme d'habitude...²

Délicatement, Jean arrêta le radio-réveil, et comme dans la chanson, il remonta le drap sur son épouse qui dormait encore. En revanche, il se garda bien de lui caresser les cheveux, de peur de la réveiller ; il prit néanmoins le temps de s'approcher légèrement afin d'écouter sa paisible respiration. Jean se leva doucement avant de se diriger vers la salle de bain sans faire de bruit. En prenant sa douche,

2 Comme d'habitude – Claude François (1967)

il pensa de nouveau à cette chanson de la fin des années 1960 et commença à en siffloter l'air en même temps que l'eau chaude le tirait de sa torpeur. S'il ne parvint pas à en retrouver les paroles mais seulement quelques bribes, Jean se souvint combien c'était une chanson extrêmement triste où l'amour avait depuis longtemps cédé la place à l'indifférence et à la solitude. Hélas, encore une histoire d'amour qui s'était mal terminée, comme la plupart des histoires d'amour des chansons et des romans, commenta Jean pour lui-même. C'était effectivement curieux ; il lui semblait qu'il était assez rare que les romans finissent par un joyeux lever de soleil inondant un modeste pavillon de banlieue dans lequel une famille composée d'un mari, de son épouse et de leur fille, allait démarrer sa journée « comme d'habitude », c'est-à-dire dans une atmosphère calme et sereine. Oui, c'était vraiment très curieux... Mais Jean dût interrompre là sa réflexion. Il avait beau vivre dans la tranquillité, il lui fallait quand même regarder l'heure. En effet, sa maison ne comptant qu'une salle de bains, il allait devoir laisser la place à son épouse. En enfilant son peignoir, Jean se rappela qu'il avait été un jour question de couper une chambre en deux pour faire une deuxième salle de bains. L'idée, vite abandonnée, de déménager pour une résidence plus grande avait même été un temps envisagée.

Jean descendit les escaliers avant d'entrer dans la cuisine. À l'étage, sa femme investissait en baillant la salle de bain ; il avait largement le temps de préparer le petit-déjeuner pour toute la famille. « Comme d'habitude », il proposerait à son petit monde un mélange

de céréales composé de pétales de sarrasin et de maïs. Mais avant cela, il aurait coupé avec soin et en petits morceaux des fruits qui, selon la saison, allaient de la pomme à la nectarine en passant par les poires, les prunes et autres abricots ; sans compter, tout au long de l'année, l'indéboulonnable banane. Pour parfaire ce mélange, il ajouterait quelques graines de chia, de lin, de tournesol et de courge. Le tout serait chauffé à feu doux dans du lait végétal : une savante association de lait d'amande et de lait de coco, avec un zeste de lait de noisette. Bien remuer et le tour était joué ! Mais ce n'était pas tout, car Jean remplirait également trois ramequins de fromage blanc agrémentés de quelques pruneaux. Il ne lui resterait plus qu'à faire mijoter, dans une grande poêle, une omelette au jambon de dinde aromatisée d'aneth et de curry. Pour accompagner leur petit déjeuner, Marie et Lisa boiraient du thé noir, pendant que lui se contenterait d'un grand verre d'eau dix minutes environ avant de passer à table.

De multiples odeurs avaient envahi la cuisine. Marie et Lisa n'allaient pas tarder à le rejoindre. Au moment où il entendit une joyeuse cavalcade en provenance l'escalier, Jean perçut au loin, le bruit du verre qui se brisait. « Tiens, cela fait déjà cinq semaines que les poubelles pour le verre sont passées ? » Il avait une nouvelle fois oublié de la sortir. Mais cela n'était pas bien grave, car avant qu'elle ne fût remplie de bocaux, il leur faudrait en avaler, du miel, des cornichons, des lentilles et autres petits pois. Jean ne put s'empêcher de sourire à nouveau. Il était certain que s'ils consommaient régulièrement des jus de fruits et de l'alcool, la poubelle serait pleine

plus rapidement. Mais voilà, ce n'était pas le cas. Il dut s'arrêter là dans ses pensées, et s'il appréciait particulièrement cette petite solitude matinale qu'il mettait à profit pour proposer aux deux personnes qu'il aimait le plus au monde, un succulent petit déjeuner, voilà que les deux personnes en question venaient d'entrer dans la pièce et s'appliquaient à lui administrer, Marie sur la joue droite, et Lisa sur la joue gauche, un tendre baiser.

Une heure plus tard, Jean était seul dans la maison et terminait de débarrasser la table. Alors que Marie était parti déposer Lisa au lycée avant de se rendre à son travail, Jean avait choisi de prendre une journée de congé. Il en profiterait alors pour faire un petit jogging et tondre la pelouse avant midi ; ensuite, il avait prévu de faire pas mal de cuisine, puis de classer et ranger tous les papiers qui traînaient. Oui, cela serait une journée tout à fait ordinaire, banale même, mais il ne ressentait nullement le besoin d'entreprendre des choses extraordinaires. Ou plutôt, il savait qu'avec sa petite famille au sein de laquelle régnait l'amour et le bonheur de vivre, sa journée ordinaire lui paraîtrait extraordinaire. Et même s'il n'avait pas encore osé franchir le pas, sans doute se rendrait-il, un prochain dimanche, à la messe afin de remercier le Divin pour tous les précieux petits bonheurs terrestres qu'Il avait bien voulu mettre à sa portée.

Vittel, novembre 2025

Table des matières

DU MÊME AUTEUR.....	5
I.....	9
II.....	19
III.....	25
IV.....	31
V.....	49
VI.....	53
VII.....	65
VIII.....	69
IX.....	91
X.....	101
Épilogue.....	115

Les bâtisseurs du temps – Paul Jeanzé
Décembre 2025